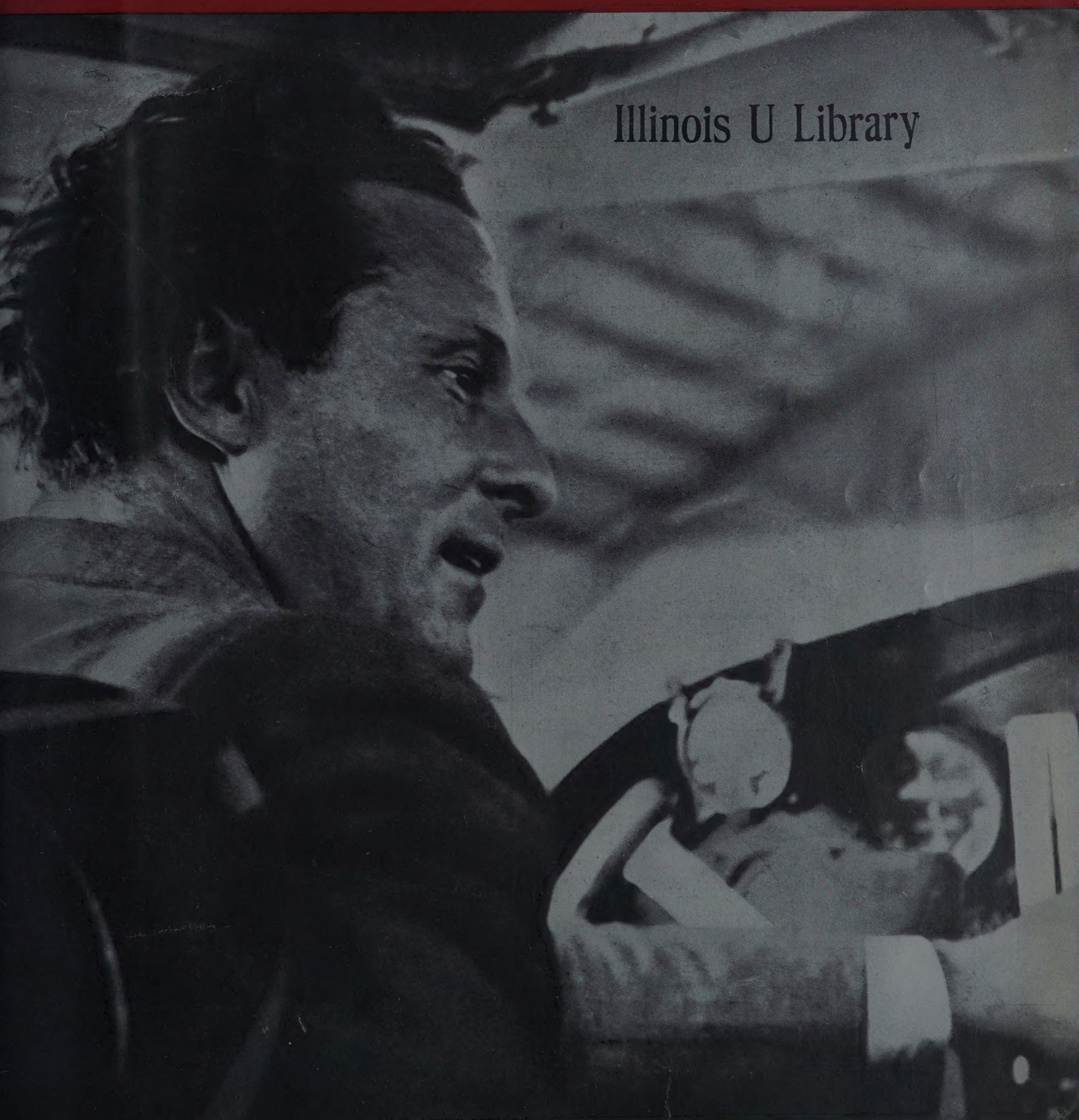
France
ILLUSTRATION

N° 130 — 27 MARS 1948 — 50 FRANCS

Illinois U Library



IL Y A VINGT ANS L'ÉQUIPE DE JEAN MERMOZ CRÉAIT « LA LIGNE » (voir pages 298 à 302).

TÉLÉPHONES
Administration : TRUdaine 82-54
Rédaction : TRUdaine 78-47

France ILLUSTRATION

REVUE HEBDOMADAIRE - 13, rue Saint-Georges, Paris-9e

ADRESSE TÉLÉGRAPHIQUE :
ÉDIFRANCILUS
Chèques postaux : PARIS 4670-19

TARIF DES 4 CATÉGORIES D'ABONNEMENT

L'abonnement n° 1 donne droit aux 49 numéros d'actualités.
L'abonnement n° 2 est formé des 49 numéros d'actualités et de la collection de « France-Illustration littéraire et théâtrale ».
L'abonnement n° 3 se compose des 52 numéros annuels, dont les 3 numéros spéciaux.
L'abonnement n° 4 comprend les 52 numéros annuels, dont les 3 numéros spéciaux, et la collection complète de « France-Illustration littéraire et théâtrale ».

FRANCE ET COLONIES FRANÇAISES :

	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
Un an . . .	2.250	2.650	2.750	3.150
6 mois . . .	1.125	1.325	1.375	1.575

ÉTRANGER :

	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
Un an . . .	2.800	3.300	3.450	3.950
6 mois . . .	1.400	1.650	1.725	1.975

FRANCE-ILLUSTRATION LITTÉRAIRE ET THÉATRALE
(réservée exclusivement à nos abonnés) paraissant le 15 de chaque mois.

France et Colonies . . . Un an **400 fr.**
Étranger. . . . . Un an **500 fr.**

Les abonnements partent obligatoirement du 1er de chaque mois. — Les abonnements seront servis dans les limites de la disponibilité du tirage.
Les demandes de changement d'adresse doivent être accompagnées de la dernière bande et de 10 fr. en timbres-poste.

Droits de reproduction pour le texte et les illustrations réservés pour tous pays. — Les manuscrits, insérés ou non, ne sont jamais rendus et ne peuvent faire l'objet d'une réclamation.

La TABLE DES MATIÈRES de 1947 est parue. Chaque semestre : **14 fr.** — Frais d'envoi : **3 fr. 50** par fascicule.

Reconstruction et Equipement

Pour la première fois depuis la Libération, le budget de l'Etat est en équilibre. Mais il reste à financer la reconstruction, la réparation des dommages de guerre et l'amélioration de l'équipement rural et industriel.

Aussi le produit de l'emprunt, actuellement en cours d'émission, sera-t-il, aux termes de la loi du 7 Janvier 1948, affecté à concurrence des deux tiers à la couverture des dépenses faites par l'Etat pour la reconstruction et pour la réparation des dommages de guerre, pour le surplus au financement des travaux d'équipement tant rural qu'industriel.

En souscrivant à cet Emprunt, vous hâterez donc le relèvement économique du pays, condition de la prospérité de tous. Vous pourrez, en outre, si vous êtes assujetti au prélèvement exceptionnel de lutte contre l'inflation,

vous exonérer en totalité de ce prélèvement.

17

FRIGO PLANCHE
QUALITÉ 47
FABRICATION IRRÉPROCHABLE

Fruit de 15 ans d'expérience
SIMPLICITÉ - SÉCURITÉ
200 LITRES DE CAPACITÉ
Hauteur : 1 m. 50
Largeur : 0 m. 70
Profondeur : 0 m. 70
Émaillé blanc, filets or,
Éclairage intérieur.

UN SEUL MODÈLE - UNE SEULE QUALITÉ - UN SEUL PRIX

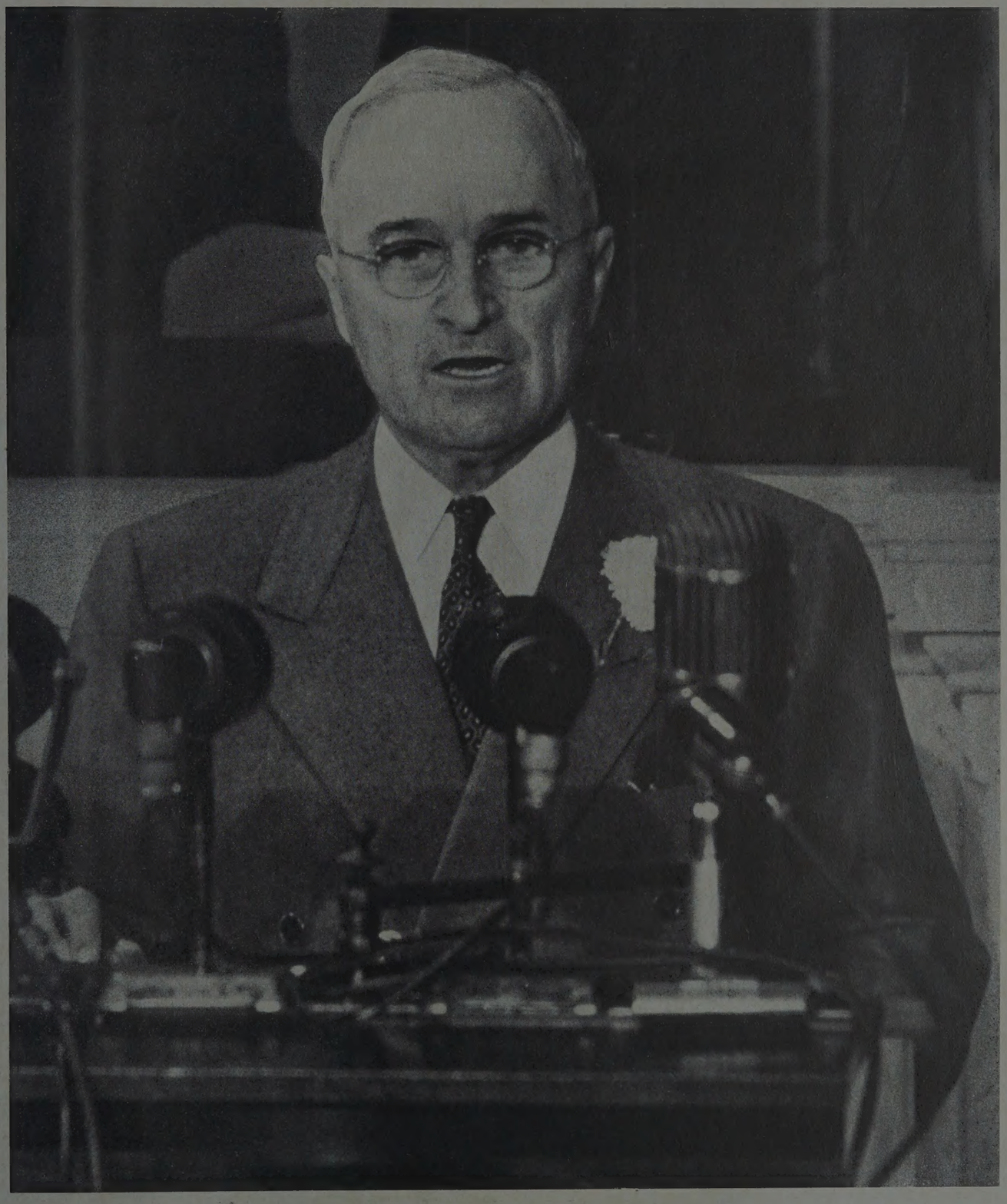
FOIRE DE LYON PETIT PALAIS Stands 168 et 169

R. PLANCHE & Cie
VILLEFRANCHE-sur-SAONE (Rhône)

France
ILLUSTRATION

GEORGES OUDARD
DIRECTEUR GÉNÉRAL

QUATRIÈME ANNÉE • NUMÉRO 130 • 27 MARS 1948



« LE TEMPS A MAINTENANT UNE IMPORTANCE CRITIQUE... »

...a déclaré le président Truman dans un important discours qu'il a prononcé le 18 mars devant le Congrès américain.

Je prends aujourd'hui congé des lecteurs et des collaborateurs de FRANCE-ILLUSTRATION. *Je remercie les premiers de leur attachement au journal que j'ai créé. J'exprime aux seconds ma reconnaissance pour le concours intelligent, dévoué et affectueux qu'ils m'ont prêté ; ce que je n'oublierai jamais.*

Au lendemain de la Libération, le Gouvernement Provisoire m'a fait l'honneur de m'autoriser à publier FRANCE-ILLUSTRATION, *et, à cet effet, j'ai constitué avec certaines personnes la Société d'Editions Parisiennes Périodiques.*

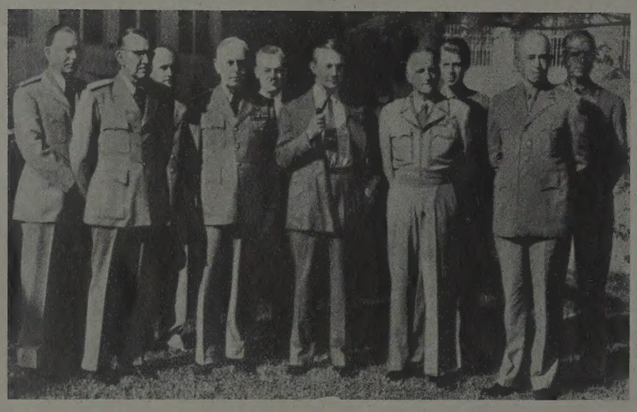
J'ai accepté cette lourde charge sans autre ambition que de bien servir encore mon pays en faisant une grande revue illustrée d'actualités qui fût digne de lui. Le nombre de nos abonnés, qui est élevé, comme le succès obtenu par FRANCE-ILLUSTRATION LITTÉRAIRE ET THÉATRALE, *témoignent que cet effort a été compris et apprécié.*

Depuis peu de semaines, la Société d'Editions Parisiennes Périodiques procède à une réorganisation qui ne me laisserait plus la direction sans contrôle de la rédaction de FRANCE-ILLUSTRATION, *que j'avais eue jusqu'ici. Je suis ainsi contraint de me retirer.*

J'interromps l'œuvre commencée avec peine et regret. La seule satisfaction qui me reste, et à mes yeux elle est sans prix, c'est d'avoir, du premier au dernier jour, rempli pleinement mon devoir à la place qui m'avait été confiée.

GEORGES OUDARD.

LA SEMAINE DU MONDE



LE SECRÉTAIRE D'ETAT AMÉRICAIN A LA DÉFENSE, M. JAMES FORESTAL, A RÉUNI A KEY WEST UNE CONFÉRENCE DES PRINCIPAUX CHEFS MILITAIRES AMÉRICAINS EN VUE D'ÉTUDIER LA DÉFENSE DU CONTINENT AMÉRICAIN.

L'ARMÉE SUÉDOISE VIENT D'EXÉCUTER SES GRANDES MANŒUVRES ANNUELLES, SOUS LA DIRECTION DU PRINCE BERTIL, HÉRITIER DE LA COURONNE. ON VOIT QUE L'ARMÉE UTILISE LES MOYENS DE TRANSPORT LES PLUS VARIÉS.

UN TRAIN SPÉCIAL CONTENANT DES VIVRES ENVOYÉS PAR LES ETATS-UNIS AUX POPULATIONS SINISTRÉES DE L'ALLEMAGNE OCCIDENTALE, EST ACCUEILLI PAR LA FOULE A SON ARRIVÉE A FRANCFORT-SUR-LE-MEIN.

TROIS CENT CINQUANTE MILLE MINEURS AMÉRICAINS ONT CESSÉ LE TRAVAIL AFIN D'OBTENIR UNE RETRAITE POUR LES VIEUX TRAVAILLEURS. SEULS QUELQUES OUVRIERS SONT CHARGÉS DE L'ENTRETIEN DES PUITS.

M. DE CHEVIGNÉ, QUI VIENT D'ÊTRE NOMMÉ COMMISSAIRE DE LA RÉPUBLIQUE A MADAGASCAR, ARRIVE SUR L'AÉRODROME D'ARIVONIMAMO, D'OU IL GAGNERA ENSUITE SON POSTE DANS LA CAPITALE DE LA GRANDE ILE.

L'O. N. U., ROUTE DE LA PAIX

par EDGAR A. MOWRER

Edgar A. Mowrer est, avec Walter Lipmann, Dorothy Thomson et les frères Alsoop, l'un des éditorialistes les plus influents aux États-Unis. Sa connaissance particulière des milieux européens et des problèmes internationaux confère aux articles d'Edgar Mowrer une importance considérable. Il est un de ces journalistes dont on dit outre-Atlantique qu'ils « font » l'opinion publique américaine.

Le viol de la Tchécoslovaquie, le prétendu retrait de tous les navires russes de nos ports du Pacifique, à l'exception de celui de San Francisco, la possibilité que les communistes italiens remportent un triomphe aux élections d'avril, en voilà assez pour faire surgir dans l'esprit de millions d'Américains la terrible appréhension d'une guerre inévitable.

Le métier d'éditorialiste me vaut un courrier qui reflète bien cet état d'esprit. Je n'ai, d'ailleurs, jamais reçu autant de lettres pour me remercier d'avoir pris une attitude très ferme en politique étrangère, malgré les violentes attaques me dénonçant comme un belliciste.

J'avoue que ces dernières me laissent indifférent. Pendant les années terribles de 1932 à 1939, je recevais déjà le même genre de lettres. Je soutenais alors ceux qui demandaient aux Etats-Unis de se dresser contre l'Allemagne nazie. Les germanophiles de tout genre, les bundistes, les pacifistes et les anticommunistes accordaient leurs violons, à cette époque, pour dénoncer ceux d'entre nous qui réclamaient qu'on mît un terme à l'expansion hitlérienne par une série de mesures énergiques et non par des négociations et des concessions perpétuelles. Nous sommes aujourd'hui devant une situation analogue, bien que les étiquettes aient changé. Ce sont maintenant les communistes, leurs sympathisants et les wallaciens qui nous attaquent. Mais il demeure que la situation internationale va sans cesse empirant.

Inutile d'aller chercher bien loin les causes de cette aggravation du mal. Je ne parle pas des performances agressives des Soviets. Les intentions de Moscou étaient déjà évidentes en 1943 et commençaient, dès l'année suivante, à entrer dans la voie des réalisations. Point n'est besoin d'être prophète pour voir que si ces agressions se multiplient librement elles ne peuvent que conduire inévitablement à la guerre, comme ce fut déjà le cas avant 1939. Il faut donc chercher ailleurs.

LA POLITIQUE NATIONALISTE DE M. TRUMAN

Je crois personnellement que si les relations internationales sont de plus en plus mauvaises c'est qu'il existe un déséquilibre profond entre la façon de parler et la façon d'agir américaines. Ou, si vous préférez, les méthodes employées par l'administration pour s'opposer à Staline sont profondément différentes de celles que le peuple américain voudrait voir opposer à toute nouvelle agression.

L'administration américaine a signé la charte des Nations Unies, et le Sénat l'a ratifiée. Ce document nous engageait à prévenir toute agression, en collaboration avec les autres nations pacifiques du monde.

Lors de l'agression russe contre l'Iran, les Etats-Unis essayèrent d'abord de faire intervenir les Nations Unies, mais se heurtèrent au veto soviétique. C'est alors que l'administration américaine envoya des bateaux de guerre en Méditerranée, avec pour résultat : le retrait des troupes soviétiques d'Iran et l'effondrement du régime installé par Moscou en Azerbaïdjan.

Le président Truman et le secrétaire d'Etat Marshall tirèrent de ce précédent deux conclusions : une juste et une fausse. Ils en déduisirent avec raison que seule une politique de fermeté pouvait arrêter l'expansionnisme des Soviets. Mais c'est à tort qu'ils crurent que cette énergie ne pouvait se manifester qu'en dehors de l'O. N. U.

De là naquit la doctrine Truman et, plus tard, le plan Marshall, qui en est l'application.

Qu'y a-t-il, dans ces deux instruments politiques, qui n'existe pas déjà, explicitement ou implicitement, dans la charte des Nations Unies ? Absolument rien. Cependant, la différence est énorme. M. Truman a menacé d'avoir recours à la force américaine sur une base nationale et unilatérale pour la défense des intérêts des Etats-Unis.

La charte des Nations Unies permet bien d'employer la force pour défendre la paix et la justice. Mais aucune nation en particulier ne doit se faire juge de la situation. C'est à l'ensemble des nations à se prononcer.

PAS DE SALUT EN DEHORS DE L'O. N. U.

Le peuple américain préfère se fier à l'O. N. U. plutôt qu'à une politique de puissance américaine. C'est de là que vient, à mon avis, une bonne partie de l'opposition manifestée contre le plan Marshall, contre l'aide à la Grèce et à la Turquie, contre le soutien maintenant accordé à la Chine et contre l'idée d'un bloc européen occidental. C'est à cause de cette opposition que l'administration ne poursuit qu'à regret sa politique nationaliste. Les Soviets ne se sont alors heurtés qu'à une opposition de pure forme. Le monde s'est rapproché de la guerre.

Mais une nouvelle guerre est inutile pour arrêter Staline. Le jeu des forces physiques et morales prépondérantes y suffirait, mais vouloir simplement lancer la puissance américaine ou une alliance militaire sous l'égide de l'Amérique contre la puissance russe ou contre une alliance conduite par la Russie n'est certainement pas la meilleure route conduisant à la paix. C'est là une politique qui ne peut que diviser le peuple américain et les autres peuples qui sont nos amis.

C'est l'O. N. U. qui doit servir de cadre à l'organisation d'une nouvelle force pacifique. C'est cette route-là qui conduit à la paix.

Et si l'administration américaine rétorque que l'O. N. U., avec son actuel handicap du droit de veto, est incapable de disposer de la force nécessaire pour s'opposer à une grande puissance, il faut que le président Truman écoute l'avis de nombreux leaders des deux partis qui disent : « Edifions donc une O. N. U. qui puisse assurer la paix ! »

GRANDE SEMAINE INTERN

L'OCCIDENT S'ORGANISE

par ALBERT MOUSSET

JAMAIS, depuis la libération, la même semaine n'a vu se dérouler autant d'événements susceptibles d'influer sur le sort de l'Europe. Et la journée du 17 mars restera une date historique : elle a été marquée par la conclusion du pacte occidental et la déclaration du président Truman sur les affaires d'Europe.

Ces événements ont un dénominateur commun : la collaboration économique et politique du Nouveau Monde avec les Etats européens situés en deçà du « rideau de fer ».

Ils ont été précipités par le drame dont Prague a été le théâtre et par la démarche soviétique à Helsinki.

Le refus opposé par Moscou et les pays placés sous l'influence russe à toute « planification » axée sur le concours des Etats-Unis a, à la fois, aggravé et simplifié la conjoncture internationale.

Il l'a aggravée en ce sens qu'il ruine ou, à tout le moins, ajourne les perspectives d'un règlement général de la paix fondé sur le concert des puissances victorieuses.

Il l'a simplifiée en permettant aux nations occidentales d'organiser leur coopération sur la base des principes qui leur sont communs.

Le pacte à Cinq, signé à Bruxelles, est l'expression de cette identité de vues.

Au lendemain de la première guerre mondiale, les Etats européens s'étaient liés par un réseau de pactes bilatéraux qui ne tenaient pas compte des mitoyennetés géographiques.

Aujourd'hui, les gouvernements s'orientent vers les solidarités régionales. Et les nouvelles alliances ne couvrent plus — comme celles de jadis — une solidarité limitée ou un risque déterminé. Elles s'étendent à tous les domaines : économie, vie intellectuelle, sans oublier l'assistance militaire.

Le pacte à Cinq réalise ainsi la définition des ententes régionales telle qu'elle figure dans la Charte des Nations Unies. Il reproduit dans son préambule les principes qui y sont énoncés : respect de la dignité humaine et des droits de l'individu. Il reprend même une clause de la Charte de l'Atlantique : celle qui prévoit les conventions internationales de sécurité sociale.

Il met l'accent — et c'est aussi un de ses traits originaux — sur la communauté de civilisation qui unit ses signataires.

Mais ce sont naturellement ses clauses militaires qui provoquent le plus de commentaires. Elles visent une défense mutuelle des parties contre une menace venant de l'Allemagne et également devant toute agression armée en Europe, toute situation susceptible de mettre la paix en danger.

Comme celui de Dunkerque, le pacte est conclu pour cinquante ans. Il prévoit même la procédure de retrait des puissances contractantes à l'expiration de ce demi-siècle, c'est-à-dire en 1997. On ne saurait porter plus loin l'esprit de prévision...

Inutile d'ajouter que les jugements qu'il a inspirés se divisent selon la ligne idéologique qui oppose une partie de l'Europe à l'autre.

« Pierre angulaire de la construction européenne », a dit M. Bidault, en soulignant que le pacte restait ouvert aux tierces nations qui voudraient y adhérer.

« Collaboration sur des bases dont l'ampleur n'a jamais été atteinte jusqu'ici », a déclaré M. Spaak.

« Sainte alliance occidentale », « résurrection du pacte antikomintern », rétorquent les journaux soviétiques.

Le pacte ne peut être commenté indépendamment de la déclaration du président Truman devant le Sénat et la Chambre des représentants réunis en session spéciale.

Ce discours constitue la position la plus nette qu'aient prise les Etats-Unis depuis la fin de la guerre. Il s'adresse autant à l'Europe qu'au peuple américain. Il « endosse », avant que la signature en ait séché, le pacte de Bruxelles, auquel il reconnaît la valeur d'un acte décisif pour la consolidation de la paix.

Son caractère est essentiellement militaire : il proclame que les Etats-Unis doivent maintenir leurs armements à un niveau qui leur permette d'assister les nations libres d'Europe « jusqu'à ce que celles-ci aient recouvré leur force et tant que le communisme menacera l'existence même de la démocratie ».

L'étendue et la gravité de ces engagements n'ont pas besoin d'être soulignées. « Nous aurons — a ajouté un peu plus tard le président — durant l'année à venir, à assumer des risques plus grands que ceux que ce pays aura jamais été appelé à prendre. »

On peut d'ores et déjà localiser ces risques : M. Truman s'est expressément référé à la situation électorale en Italie ; à la guerre larvée qui s'éternise en Grèce ; à la menace qui lui paraît peser sur les pays scandinaves et sur la Turquie.

Néanmoins, le président n'a pas voulu « fermer les portes ». Il reste attaché aux principes de la Charte des Nations Unies pour le règlement pacifique des différends et se montre prêt à tendre la main à l'Union soviétique si celle-ci renonce à poursuivre une politique d'expansion.

Le monde retourne ainsi à la vieille loi d'équilibre des forces sous laquelle il a vécu pendant tant de siècles. Du moins les positio sont-elles maintenant clairement définies, leur netteté même peut contribuer à u élucidation générale de la conjoncture int nationale, étant hors de doute qu'on ne dés pas plus la guerre à Washington qu'à Mosc

Tandis que ces événements accaparai l'attention mondiale, la Conférence des Se poursuivait à Paris ses travaux.

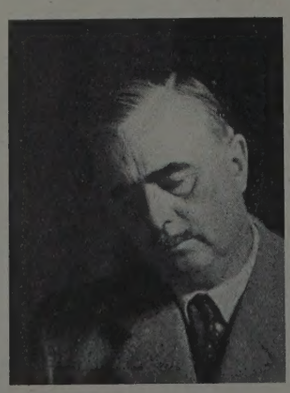
Elle n'a en principe qu'un objectif écon mique : dresser le bilan des efforts déplo depuis sa précédente session pour le relèvem de la production et le meilleur aménagem des échanges ; envisager le développement ces efforts ; créer, enfin, un organisme perm nent sous la forme d'une sorte de cons économique de l'Europe ; le tout en foncti de l'assistance américaine.

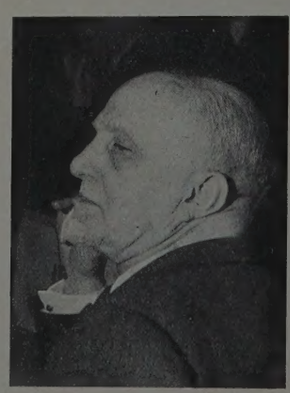
Mais la solidarité économique européen dans le climat international où elle s'ébauc peut difficilement se concevoir sans un arriè plan politique. Elle groupe des nations qui réclament du même idéal, de la même primau de l'humain. C'est d'ailleurs sur leur comm nauté de civilisation que M. Georges Bida a insisté dans le discours par lequel il inaugure les travaux de la conférence, demandant à celle-ci de donner un soubas ment moral à l'organisation technique qu'e cherche à mettre au point.

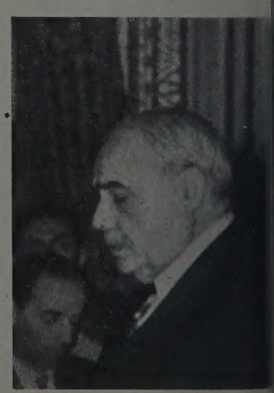
Sans doute, chaque ministre a placé l'acc sur les préoccupations particulières de s pays. M. Bidault a rappelé la nécessité mettre hors de cause les conditions que France estime nécessaires à sa sécuri M. Bevin a souligné l'obligation où il était concilier les engagements européens de Grande-Bretagne avec sa politique impéri Le comte Sforza a soulevé le problème colonies italiennes ; M. Tsaldaris a lié restauration économique de la Grèce à garantie de sa sécurité.

La conférence a pris une initiative d l'importance a échappé à beaucoup en invit des experts allemands à participer, à ti consultatif, à ses travaux. C'est une rent discrète du Reich dans la vie internationa Elle présage l'admission de l'Allema occidentale dans le « circuit » des puissan de l'Ouest.

Ainsi, en confrontant les stipulations pacte de Bruxelles avec les déclaratio Truman et le « plan » de la Conférence Seize, on entrevoit l'esquisse d'un « mo occidental » qui s'étendrait de l'Elbe au Pa fique : formule d'un équilibre des forces n'a jamais eu de précédent dans l'histoire.







IONALE A L'OUEST

LE PROTOCOLE DE TURIN

par RAYMOND MILLET

A la fin d'une grande semaine diplomatique dont les échos se répercutent entre Washington, Bruxelles, Paris et les capitales de l'Europe occidentale, M. Georges Bidault est allé à Turin pour signer, le samedi 20 mars, le protocole qui prépare l'union douanière de la France et de l'Italie.

Pourquoi Turin plutôt que Rome ? Les Italiens ont imputé subtilement ce choix à des raisons diverses, qui s'effaçent toutes devant une seule : la proximité du Piémont, terre classique des échanges franco-italiens.

Voilà une bonne raison pour que M. Georges Bidault se sente, à Turin, en pays de connaissance et y soit reçu en ami. Il en est d'autres. De nombreux Français, depuis longtemps, ont établi dans cette région des entreprises exemplaires. A peine en avaient-ils repris possession, déjà les Turinois leur disaient : « Vous qui nous connaissez, parlez à Paris, dites que nous désirons ardemment travailler avec la France, grâce à des accords commerciaux. Il y va de l'intérêt de votre pays comme du nôtre. »

D'ailleurs, en marge de la Conférence des Seize, M. Georges Bidault s'est déjà entretenu à Paris avec le comte Sforza, qui, discret sans doute, puisqu'il s'est dérobé à toute interview particulière, a cependant exprimé ses sentiments amicaux à l'égard de la France au cours de la conférence de presse qui a réuni autour de lui, à l'ambassade de la rue de Varenne, les journalistes italiens. Peut-être ne se trompe-t-on pas en attribuant sa discrétion relative à l'imminence des élections générales. Il est naturel que jusqu'au 18 avril l'Italie demeure enveloppée de mystère. Il est donc improbable que l'entrevue de Turin puisse nous éclairer sur les suites possibles, au point de vue français, du traité d'amitié que Rome a déjà signé avec Washington et du pacte analogue qu'elle envisage, dit-on, de conclure avec Londres.

Le protocole de Turin n'en couronne pas moins les efforts entrepris depuis quatre ans par la France pour établir de bons rapports avec l'Italie. Il doit beaucoup aux desseins de notre ambassadeur à Rome, M. Fouques-Duparc, à MM. Drouin et Grazzi, directeurs des services économiques au Quai d'Orsay et au palais Chigi. S'il n'institue pas encore l'union douanière, il enregistre la décision formelle des deux pays de parvenir à une entente si étroite que l'histoire des peuples n'en offre pas d'exemple.

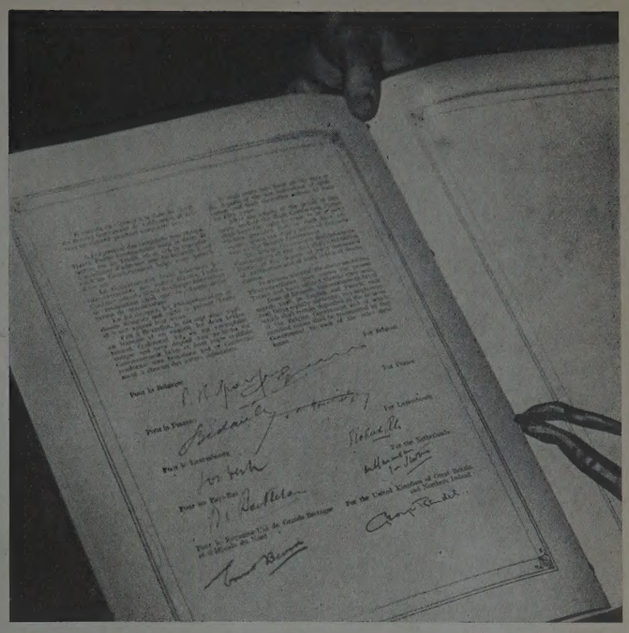
C'est sur la proposition du comte Sforza que, le 13 septembre dernier, la France et l'Italie ont manifesté l'intention de mettre à l'étude ce grand projet. Une commission mixte, aussitôt nommée, a fourni en moins de trois mois un rapport de quatre cents pages et conclu au principe d'une union qui devrait s'accomplir par étapes, en ménageant des périodes de transition pour préserver les intérêts économiques de l'une et l'autre partie contractante (22 décembre 1947). Depuis, les négociations se sont poursuivies entre les principales branches de l'industrie des deux pays. Elles ne sont pas terminées dans celles où la concurrence est très importante.

Des difficultés peuvent encore surgir, dont quelques-unes seront liées peut-être au résultat des élections italiennes. Il semble pourtant que le succès soit promis à une initiative où l'on reconnaît les vues générales des gouvernements présidés l'un par M. de Gasperi, l'autre par M. Robert Schuman.

L'importance de l'événement de Turin ne risque pas de s'effacer devant les négociations et les dialogues internationaux dont la retentissante symphonie tend à couvrir les querelles d'un monde où rôde la menace de la guerre. Il est trop tôt pour se demander comment l'union douanière franco-italienne s'insérerait dans l'union économique européenne que les nations occidentales, à l'appel de M. Spaak et de M. Bevin, semblent désirer de plus en plus. Trop tôt aussi pour savoir comment un tel accord se concilierait — et il le peut tout naturellement — avec l'application du plan Marshall. Pour le moment, tous les projets de cette sorte sont en quelque mesure subordonnés aux décisions que va prendre le Congrès au lendemain du discours du président Truman.

Mais qui ne voit que la rencontre de Turin et le protocole franco-italien, intervenant après la signature du pacte de Bruxelles et en pleine Conférence des Seize, ouvrent la voie à cette coopération européenne dont la promesse paraît s'ébaucher dans un avenir moins sombre peut-être qu'on ne le croit ?

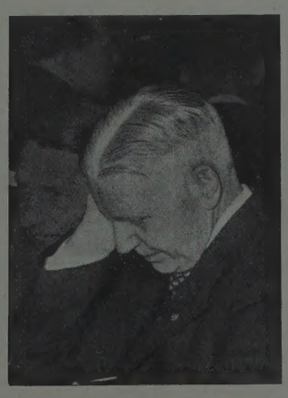
L'union douanière franco-italienne pourra procurer à la France, outre des travailleurs, d'importantes quantités de riz, d'engrais azotés, de minerai de zinc, de soie, de chanvre, de soufre ; à l'Italie elle peut apporter du blé, de l'orge, du seigle, des céréales de semence, des pommes de terre, des bovins, de l'acier, de la ferraille, de la potasse, des phosphates, des produits sidérurgiques. Au point de vue matériel elle ne prêterait donc pas à un équilibre rigoureux, puisque les deux économies ne sont pas complémentaires. Mais si elle sert de point de départ à une large entente de l'Europe, que semble confirmer la dernière décision franco-anglo-américaine : rendre Trieste à l'Italie, qui refusera de voir le progrès considérable qu'elle aura provoqué pour l'organisation du bien-être et de la paix ?

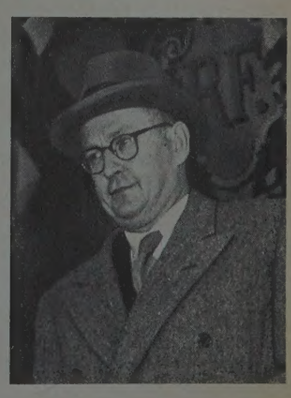


Les signatures des représentants de la Belgique, de la France, du Luxembourg, des Pays-Bas et de la Grande-Bretagne apposées au bas du pacte à Cinq, qui a été signé à Bruxelles le 17 mars.

Le comte Sforza et M. Georges Bidault signent, le 20 mars, à Turin, dans le bureau de Cavour, l'union douanière franco-italienne.

Les délégués des principaux pays participant à la Conférence des Seize, à partir du haut à gauche : MM. Bevin (Grande-Bretagne) ; Sadak (Turquie) ; Tsaldaris (Grèce) ; Bidault (France) ; Spaak (Belgique) ; Van Boetzelaer (Hollande) ; Burkhardt (Suisse) ; Sforza (Italie) ; Da Mata (Portugal) ; Rasmussen (Danemark) ; Bech (Luxembourg) ; Unden (Suède) ; Grüber (Autriche) ; Lange (Norvège).





DEPUIS VINGT ANS LA FRANCE

TELLE FUT CETTE LIGNE

par JOSEPH KESSEL

JE me demande si les garçons qui sont nés il y a vingt ou vingt-cinq ans — même doués de l'intelligence et de l'imagination les plus vives — peuvent prendre la juste mesure et avoir le sentiment exact de ce que représente l'anniversaire de cette ligne aérienne que l'on célèbre sur deux continents. La croissance de l'aviation a été si prompte, le développement de ses formes, forces et possibilités à ce point incroyable que pour saisir toute la différence qui, en quelques lustres, a transformé, transfiguré les éléments du vol et la condition de l'homme volant, il faut avoir *vu*.

Entre l'appareil géant, avec son équipage nombreux, son tableau de bord fourmillant de manettes, de cadrans, de chiffres, de signes mystérieux, avec son radar, avec ses lits, qui emporte les passagers par dizaines, entre ce monstre stratosphérique et le petit avion découvert, en toile et en bois, par lequel a commencé la ligne, n'ayant pour équipement qu'un seul moteur, et peu sûr, un compte-tours et un altimètre, le rapport est le même qu'entre les paquebots transatlantiques les plus puissants et les coquilles de noix que les premiers navigateurs lançaient sur la mer périlleuse. Mais pour aller de la coquille de noix au paquebot il a fallu des siècles. Pour l'aviation, beaucoup d'hommes — dont celui qui a écrit ces lignes — ont suivi, au cours d'une même et courte vie, les mêmes chemins célestes et sur l'énorme machine volante de nos jours et dans la minuscule cellule à ciel ouvert portée sur des ailes de toile.

Cette confrontation, cette opposition, elles doivent être sans cesse présentes à l'esprit si l'on veut pénétrer toute la signification, toute la beauté nationales et humaines d'une épopée qui n'est pas vieille d'un quart de siècle et qui, cependant, semble appartenir déjà à un autre âge. L'effort est malaisé, je le sais. Les choses, dans ce domaine, ont marché si vite et si loin que moi-même, qui ai vu, année par année, mûrir la ligne, je demeure incrédule quand je me rappelle les moyens avec quoi elle fut entreprise et qu'il se soit trouvé assez d'illuminés

Parti de Toulouse le 8 mars 1919, le premier courrier aérien France-Maroc devait se poser sur le terrain de Casablanca le 9, dans l'après-midi.

A droite : *février 1933.* L'Arc-en-Ciel, *piloté par Jean Mermoz, arrive sur le terrain de Rio de Janeiro, où l'attend une foule immense débordante d'enthousiasme.*

Trois des hommes de la ligne : Daurat (ci-dessus), *Saint-Exupéry* (ci-contre), *Guillaumet* (ci-dessous).

SURVOLE L'ATLANTIQUE-SUD

pour oser s'en servir dans un travail quotidien. Mais il n'en existait pas d'autres à l'époque, et certains hommes sont ainsi construits qu'ils tentent le miracle comme une aventure toute naturelle et, ce faisant, l'asservissent.

Ainsi fut conçue, aménagée et menée à bout la seule grande œuvre, à ma connaissance, que la France, comme malgré elle, ait vu s'accomplir entre les deux guerres.

Elle l'a due à un précurseur étonnant, à un financier qui aime l'aviation et *sa* ligne jusqu'à la ruine, à un chef de génie et à une phalange de pilotes si merveilleux qu'ils sont entrés par leur vie et leur mort ailées dans l'éternelle jeunesse de la légende.

En automne 1918, et la première guerre mondiale n'étant pas encore terminée, un constructeur, qui s'appelait Latécoère, décida d'établir une ligne aérienne postale de France en Espagne. Et ce projet, qui pour le temps était déjà hasardeux, ne formait, dans l'esprit de Latécoère, qu'un embryon. La ligne France-Espagne n'était pour lui que la première étape. Les autres devaient être : le Maroc, le Sénégal, l'Amérique du Sud. Oui, alors que les avions les plus rapides ne dépassaient pas 200 kilomètres à l'heure, n'avaient aucune sécurité et ne disposaient que d'un rayon d'action dérisoire, Latécoère pressentait, prévoyait l'immense parcours aérien — qui finit un jour par se réaliser — de Toulouse à Santiago du Chili.

On le traita de fou. Il commença tout de même et tout de suite avec du matériel racheté aux stocks de guerre, avec des pilotes qui venaient directement des escadrilles du front. Il est impossible, dans cet article si bref, de s'arrêter aux épisodes, même les plus magnifiques (1). On ne peut qu'indiquer les étapes, les figures essentielles. Marcel Bouilloux-Lafont est de celles-là.

Il avait, au Brésil, bâti une sorte d'empire : ports, voies ferrées, plantations, comptoirs... Il rêva d'y ajouter un royaume aérien. La ligne Latécoère n'allait encore que jusqu'à Casablanca. Marcel Bouilloux-Lafont en prit le contrôle et employa toute la puissance de ses moyens pour la mener jusqu'en Amérique du Sud. Ainsi naquit l'Aéropostale.

Mais le pouvoir de ces hommes d'affaires ne dépassait pas la conception des plans et le financement de ces plans. Pour les mettre en œuvre, pour leur donner la réalité, le souffle et la vie, il fallait un chef qui lançât hommes et machines sur les pistes du ciel et les y tînt dans un mouvement constant, héroïque et naturel. Ce chef, sous Latécoère et sous Bouilloux-Lafont, fut Didier Daurat. Le trapu, le dur, le taciturne Daurat. L'insatiable meneur de pilotes, à l'éternelle cigarette de tabac rude. L'homme dont les garçons les plus intrépides avaient peur. De sa part, un mot d'éloge ou un ricanement de mépris comptaient plus pour eux que les montagnes, la brume et les ouragans. Sa volonté pesante, terrible, se faisait sentir sur des milliers de kilomètres, dans toutes les escales et en plein vol. Et ceux qui révéraient cette volonté et tremblaient devant elle se nommaient, parmi tant d'autres audacieux, Lécrivain, Rignelle, Gueréro, Reine, Guillaumet, Saint-Exupéry, Mermoz.

Je ne peux pas les citer tous. L'appel des morts, à lui seul, prendrait des pages et des pages. Pilotes, radios, mécaniciens, chefs de base et de réseau... Massacrés par les Maures, desséchés dans les sables, fracassés contre les monts, perdus au fond des forêts vierges, noyés dans les mers et dans les océans... France, Espagne, Méditerranée, Maroc, Mauritanie, Sénégal, Atlantique, Brésil, Argentine, Cordillère des Andes, toutes les terres et tous les flots ont vu tomber les équipages de la ligne, les défricheurs, les pionniers, les messagers de la bravoure et de l'espérance humaines.

Reine et Serre emmenés dans le désert en captivité, en esclavage par les nomades aux voiles blancs... Saint-Exupéry dans sa gandourah du Rio de Oro... Guillaumet traînant son corps insensible sur ses pieds nus et sanglants à travers les cirques et les pics enneignés de la Cordillère... Autant d'images que les enfants apprendront un jour, apprennent déjà à considérer comme une histoire familière et sublime. Et Mermoz, le grand Jean Mermoz, perdu dans les déserts, inventant les vols de nuit, arrêtant contre son épaule héroïque l'avion au bord du précipice, affrontant le premier la muraille des Andes, prenant les plateaux inhumains pour tremplins à son vol désespéré, décollant cinquante-deux fois de suite pour arracher son appareil à la lagune endormie, tentant toujours et réussissant l'impossible, jusqu'au matin bleu et or où il disparut à bord de la *Croix-du-Sud,* dans l'Atlantique. Si proche et si fabuleux visage...

Mais que la gloire de ces hommes ne fasse pas oublier celle de leurs compagnons d'audace, de travail et de rêve. Ils n'étaient pas des arbres isolés. Ils n'étaient que les plus beaux, les plus hauts d'une forêt magnifique.

Et leur race n'est pas éteinte. Il est d'autres jeunes hommes en France, je le sens, je le sais, qui attendent seulement, pour le montrer, une occasion propice !

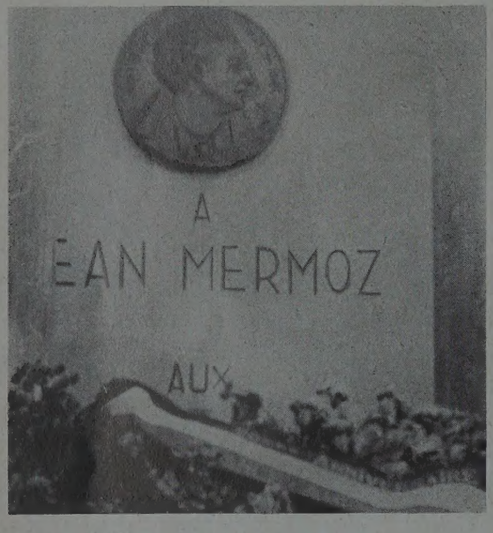
(1) On les trouvera dans le très beau livre, *la Ligne,* que Jean-Gérard Fleury a consacré à l'histoire de l'Aéropostale (Ed. Gallimard).

Photographies New York Times, Keystone.

VINGT ANS APRÈS

par notre envoyé spécial GEORGE ADAM

M. de Lévis-Mirepoix, inspecteur général de l'aviation civile, descend de l'avion au cours d'une escale.



A Casablanca, une gerbe a été déposée au pied du monument élevé à la gloire de Jean Mermoz.

Mme Mermoz et Costes assistaient à la cérémonie commémorative qui a eu lieu à la Sorbonne.

PARCOURIR en une douzaine de jours plus de 25.000 kilomètres, relier trois continents, franchir l'Atlantique-Sud en se jouant du Pot-au-Noir et de ses tempêtes, trouver le temps de flâner sur les plages merveilleuses et la baie aux milles îles de Rio-de-Janeiro, de monter au Corcovado, le Christ des Andes, ou de déambuler le long des interminables Corrientes de Buenos-Aires, passer de la première et grêle acidité du printemps parisien à l'exubérance fleurie de la forêt vierge et goûter aux chaudes délices de l'automne tropical... tout cela est devenu, grâce à l'aviation commerciale, chose tellement aisée qu'il faut un effort au voyageur pour s'en émerveiller.

L'homme est naturellement ingrat envers les plus belles créations de son génie. Il oublie trop vite les sacrifices de ceux qui permirent ces réalisations. A l'escale de Dakar, ou à Récife, a-t-il même une pensée pour les Mermoz, Saint-Exupéry, Guillaumet, créateurs, sous l'impulsion de Didier-Daurat, de cette ligne France-Amérique du Sud et dont le courage, la ténacité, la volonté inflexible transformèrent le miracle d'un jour en une paisible exploitation commerciale.

Il y a vingt ans, le 1er mars 1928, une équipe, dont Mermoz est resté la plus symbolique figure, réalisait la première liaison aéropostale entre Toulouse et Buenos-Aires. Elle n'était pas entièrement aérienne cependant, puisqu'un relai entre l'Afrique et Récife avait été assuré par aviso. Un temps considérable avait néanmoins été gagné, et bien que l'expérience eût paru un échec aux pilotes, car l'horaire établi n'avait pu être suivi, elle fondait en réalité la « ligne ». Ainsi qu'il arrive souvent chez les hommes de grand caractère, ils s'étaient trompés sur eux-mêmes et sur leur valeur. Deux ans plus tard, le raid du *Comte-de-la-Vaulx*, monté par Mermoz, Gimié et Dabry, en faisant franchir l'Atlantique-Sud à un avion chargé de courrier, vint démontrer aux pessimistes que la liaison 100 % aérienne était possible.

Ce vingtième anniversaire, Air France a voulu le célébrer avec un éclat tout particulier. Il a donc invité une mission de parlementaires et de journalistes français à parcourir les principales étapes que les avions de l'Aéropostale défricheurs de l'espace ajoutèrent les unes aux autres pour que sur les cartes la flèche partie de Toulouse vînt toucher Buenos-Aires et Santiago du Chili.

Parti d'Orly, le 7 mars, à midi, *Ciel-de-Champagne*, un D. C. 4 de la ligne régulière, atterrissait à Casablanca le même soir. Pendant une courte escale avait lieu la première cérémonie du souvenir, devant une stèle de marbre rouge. Sous une émouvante inscription : « A Jean Mermoz, aux pilotes, navigateurs, radios et mécaniciens de la ligne France-Amérique morts pour l'aviation », une gerbe était déposée par le commandant Chansel, chef de notre équipage, un de ces hommes qui portent allégrement sur leurs épaules le poids de dix mille heures de vol.

Le lendemain matin, à Dakar, la cérémonie se renouvelait devant le monument érigé face à la mer. Cette fois, la gerbe était déposée par Jean Dabry, qui allait nous emmener à Rio, renouvelant, dix-huit ans après, mais dans des conditions incomparablement moins difficiles, le vol qu'il avait accompli jadis avec Mermoz. Une heure plus tard, *Ciel-de-Champagne* s'élançait de sa plate-forme africaine, plaine pierreuse et rouge où les membres de la mission avaient retrouvé avec plaisir baobabs et Noirs fiers et rieurs dans leurs boubous de couleur.

La traversée de l'Atlantique-Sud commençait : longue randonnée régulière et paisible bercée par le chant des quatre moteurs. Il fallait un grand effort d'imagination pour donner réalité aux images du raid de Mermoz tel qu'il a été décrit par Saint-Exupéry : « Il aborda vers la tombée du jour la région du Pot-au-Noir. Il vit en face de lui se resserrer de minute en minute les queues des tornades comme on voit se bâtir un mur, puis la nuit s'établir sur ces préparatifs et les dissimuler. Et quand, une heure plus tard, il se faufila sous les nuages, il déboucha dans un royaume fantastique. »

De même que notre avion avait tranquillement survolé le Rio de Oro entre Casablanca et Dakar, ce Rio de Oro où tant de pilotes de l'Aéropostale laissèrent la poussière de leurs os se mélanger aux sables du désert, de même, aujourd'hui, la traversée du Pot-au-Noir n'est plus qu'un exploit de touriste. A 4.000 mètres d'altitude, on ne rencontre guère qu'une brume épaisse, à la surface de cette gigantesque chaudière dans laquelle bouillonnent les tempêtes. Bientôt, c'est le passage de l'équateur, puis le survol de Fernando de Noronha, seule terre rencontrée sur le parcours, dont on ne se dit même plus qu'elle pourrait permettre un atterrissage de fortune.

Arrivée à Récife dans l'après-midi, la mission en repartait le lendemain pour Rio : six heures de vol en longeant une étroite bande de sable coincée entre l'océan et la forêt vierge, et sur laquelle quelques villes, Bahia, Victoria, se sont posées. Dans la splendeur étincelante d'un jour plein de soleil, la baie de Rio est apparue soudain. Spectacle d'une extraordinaire majesté que celui de cette ville qui a bâti ses quartiers au pied de collines escarpées, couvertes aujourd'hui encore de l'épaisse forêt tropicale. Vision admirable que celle de ces baies en arc de cercle aux rives frangées et du sable blond de ces îles innombrables fumant au soleil. L'appareil, perdant graduellement de l'altitude, vient passer peu au-dessus du Christ des Andes, qui ouvre les bras vers la mer

Ci-contre : *l'arrivée au-dessus la splendide baie de Rio-de-Jan*

sur son piton rocheux, puis à proximité du fameux Pain de Sucre, d'où l'on a le soir l'éblouissant paysage nocturne de la ville illuminée.

Les Brésiliens n'ont pas oublié le rôle considérable joué voici vingt ans par les pionniers de l'Aéropostale. Ils accueillirent les survivants de leur phalange, les Vachet, Dabry, Laffay, avec leur affabilité et leur gentillesse coutumières. Ils furent de toutes les cérémonies du souvenir : dépôt de gerbes de fleurs au tombeau de Santos-Dumont et au mausolée de l'aviation brésilienne, dans cet étonnant cimetière de San Joan Batista, nécropole aux innombrables monuments funéraires tourmentés et emphatiques ; messe à l'église Candellaria ; réception à l'ambassade de France par notre chargé d'affaires, M. Brière ; conférence de presse, cocktails, promenades et excursions. L'amitié franco-brésilienne parut n'être pas une de ces vaines formules pour toast de fin de banquet.

Il en fut de même à Montevideo et à Buenos-Aires, que la mission devait rallier quelques jours plus tard, pour de plus courtes visites, hélas ! Uruguayens et Argentins témoignèrent que le souvenir de nos grands pilotes, dont l'humeur hardie et aventureuse permit la conquête de leur ciel, était toujours vivant dans leur cœur. L'aventure inouïe de Guillaumet, qui, tombé sur un sommet neigeux des Andes, marcha cinq jours et quatre nuits et résuma ensuite son effroyable odyssée à Saint-Exupéry en disant : « Ce que j'ai fait, je te le jure, jamais aucune bête ne l'aurait fait », les exploits fulgurants de Mermoz et de ses camarades sont entrés dans l'histoire sud-américaine, et je ne serais pas étonné qu'on les citât en exemple dans les écoles aux petits enfants.

C'est pourquoi, sur la route du retour, la mission tout entière pouvait faire sienne la formule par laquelle M. de Lévis-Mirepoix, inspecteur général de l'aviation civile, représentant le gouvernement parmi nous, concluait une allocution : « La paisible certitude de la grandeur française. »

Photographies Amipresse, Manzon, A. F. P.

PRINTEMPS PARISIEN

E. SOUGEZ

ART DES STEPPES : « COMBAT D'ANIMAUX. »

UNE LEÇON D'ART COMPARÉ

par ANDRÉ ROUSSEAUX

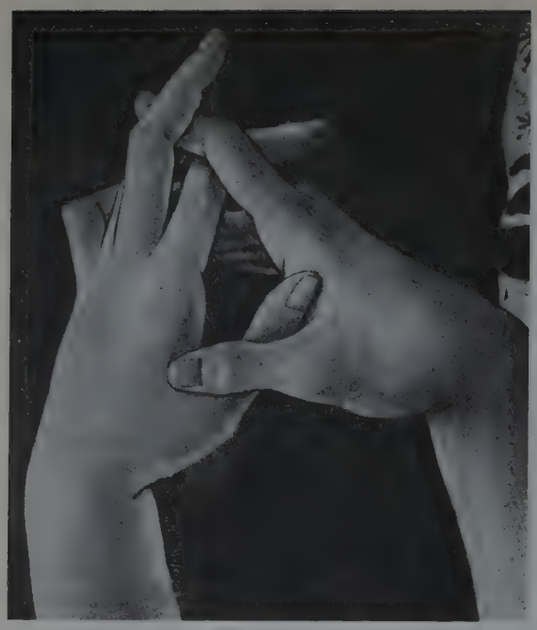
L'ÉTUDE de l'art, quand elle est asservie à l'esprit historique, cantonne les œuvres dans des chapitres de catalogue, dont les numéros sont fournis par les siècles successifs. Du Quattrocento au XVIIIe siècle, de la Renaissance à l'époque moderne, les peintres sont mis en rang dans les musées, comme les garçons dans les écoles, et la critique, comme le magister, distingue entre eux la classe des grands et la classe des petits.

André Malraux s'est avisé que l'art n'a que faire de ces catégories chronologiques. Les artistes répondent par leurs œuvres à certaines inspirations qui peuvent se retrouver, curieusement identiques, à travers des distances immenses dans le temps et dans l'espace. On découvre une étonnante fraternité de conception et de style entre des œuvres séparées par des millénaires, et qui émanent de civilisations toutes différentes. Il suffit, pour faire ces rapprochements, de composer un « musée imaginaire », où l'art sumérien vient rejoindre Rembrandt et Corot, où les arts de la Chine et du Japon voisinent avec Cézanne et Manet. *Le Musée imaginaire* (Skira, édit.) est le titre même que Malraux a donné à ce passionnant essai.

Que l'on jette, par exemple, un coup d'œil sur telle plaque de métal ciselée par l'art des steppes, et qu'on regarde en même temps le bas-relief connu sous le nom d'*Eve rampante*, au musée d'Autun. Sans doute, les thèmes sont-ils très différents. D'une part, l'artiste des steppes a figuré un combat d'animaux sauvages ; de l'autre, le sculpteur roman du XIIe siècle s'est inspiré de la *Bible* pour représenter Eve cueillant le fruit défendu. N'y a-t-il pas, cependant, une certaine correspondance de style entre les deux œuvres ? Ne pourraient-elles pas voisiner dans la même salle du musée imaginaire ?

Oui, diront certains : dans la salle où l'on confrontera l'art primitif et l'art barbare. Si le ciseleur de la steppe et le sculpteur roman peuvent être ainsi rapprochés, c'est que l'un et l'autre demeurent loin d'un art évolué, d'un art accompli, dont les chefs-d'œuvre seront fournis par les grands siècles de la civilisation occidentale.

ART ROMAN : « EVE. » (Début XIIe siècle.)

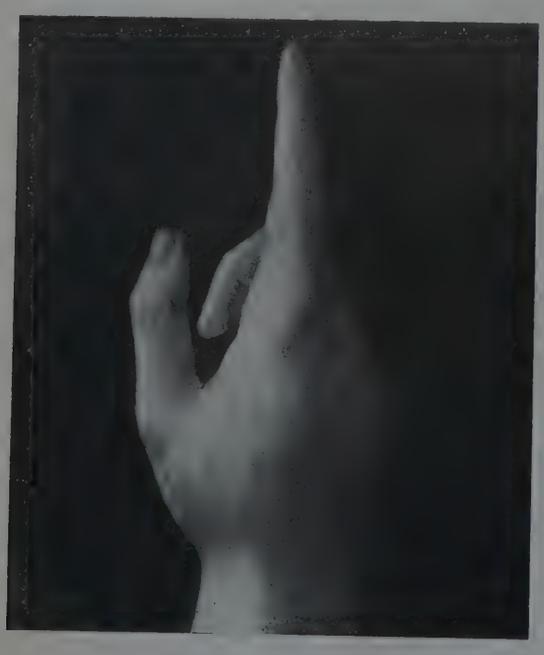


BOTTICELLI.
MAINS
« LE PRINTEMPS ».
(Détail.)

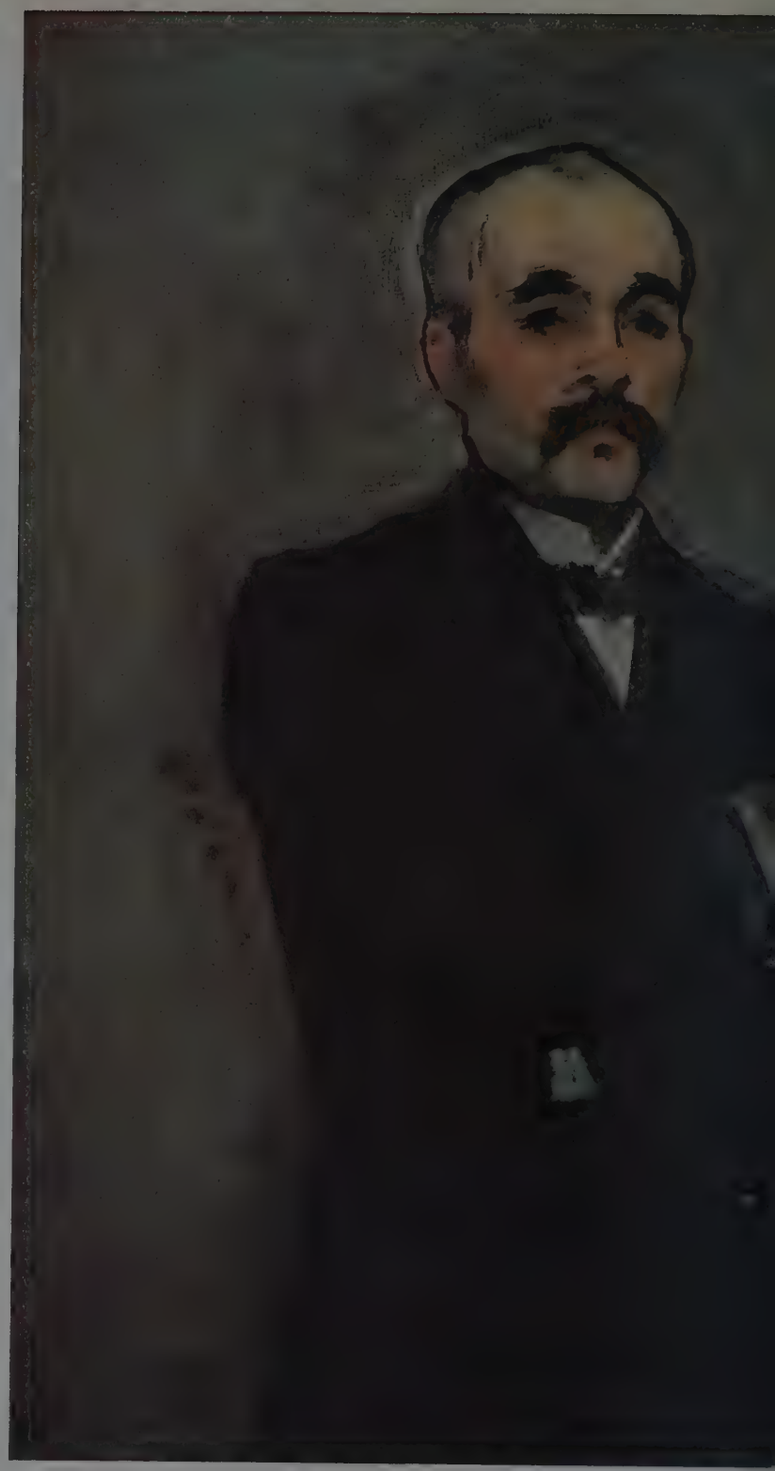
Peut-être... Mais peut-être aussi est-ce nous qui jugeons « barbare » et « primitif » ce qui n'est pas conforme à nos habitudes. Parce que ces primitifs dessinent d'une certaine façon, on les déclare inhabiles ; mais croit-on qu'ils ne pouvaient pas dessiner autrement s'il leur avait plu. Ce qu'on pense être naïf n'a-t-il pas été voulu ? C'est le second point de la leçon d'art comparé que nous donne André Malraux. En prenant comme exemple l'art roman, dont nous venons de considérer un des chefs-d'œuvre, Malraux la formule en ces termes : « Ce style roman, qui étirait et tordait les figures selon une transfiguration solennelle, criait qu'un style est ce par quoi un système de formes organisées, qui se refusent à l'imitation, peut exister en face des choses comme une autre création. »

La phrase est d'une forte densité. Retenons-en, surtout, que l'art peut se proposer deux buts très différents : soit *transfigurer* les êtres et les choses, soit les *imiter*. Dans le premier cas, il s'efforce de dresser une création autonome en face des choses créées ; dans le second, il tient pour son plus grand bonheur de rivaliser en vérité apparente avec les objets qu'il reproduit. Or, en nous conduisant dans son musée imaginaire, André Malraux nous fait remarquer que l'art de presque tous les pays, et des siècles les plus nombreux, est l'art de *transfiguration*. Cet art, qui est celui de styliser les choses vues par l'artiste, règne sur les civilisations les plus anciennes et les plus lointaines, de l'Extrême-Orient à l'Egypte aussi bien que sur les vitraux de Chartres ou les mosaïques byzantines. Il a répandu ses œuvres sur des millénaires et des continents.

Cependant, nous sommes portés à le méconnaître, parce que la civilisation que nous considérons comme supérieure, et dont nous vivons depuis quatre siècles en Europe occidentale, s'est jetée à l'opposé de l'art de *transfiguration* pour donner la suprématie à l'art d'*imitation*. Au lieu de styliser, elle s'est efforcée de faire « ressemblant ». Où se situe la frontière entre les deux arts ? A la Renaissance italienne. Le premier peintre qui ait appliqué son génie à faire « ressemblant », Malraux pense que c'est Léonard de Vinci.

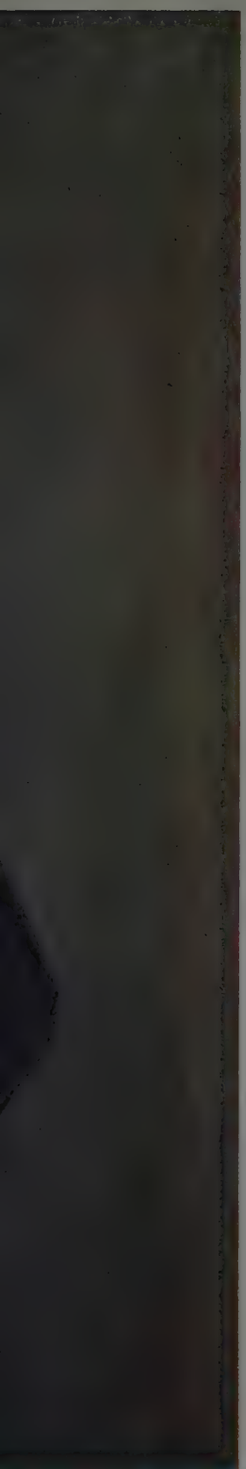


LÉONARD DE VINCI
MAIN
DE « SAINT JEAN ».
(Détail.)



Là aussi, le musée imaginaire permet de produire des comparaiso
démonstratives. Un des plus grands peintres d'avant la Renaissan
Botticelli, est encore un styliste. Poète en peinture, il transfigure
choses pour en faire une création qui lui est propre. Voyez, dans
détail de son célèbre *Printemps*, les mains qui fleurissent sous s
pinceau. Et voyez, en regard, la main du *Saint Jean* de Vinci. Elle
d'une beauté qui s'efforce, au contraire, à la vérité avant tout : c
cette main peinte donne l'illusion de la chair, de l'ongle, de l'épiderm
qu'elle soit aussi belle qu'une belle main naturelle. L'art d'imitati
présente ici une de ses conquêtes. Il ouvre une voie qui sera suivie
Raphaël et de Poussin jusqu'à Ingres. Avant que Manet...

Car une autre remarque, non moins importante, proposée
visiteur du musée imaginaire, est que l'art dit moderne rompt a
l'imitation pour revenir à la transfiguration. C'est pourquoi il
paru si déconcertant quand on l'a vu naître. L'avènement
Manet n'est pas seulement l'apparition d'un peintre de génie, c'
l'entrée dans un autre monde de l'art : un monde retrouvé
notre époque, par delà les huit ou dix générations d'artistes qui s
sont séparées. Il ne s'agit plus alors de faire « ressemblant », m
d'imposer à l'objet le style du peintre qui s'en saisit. Le *Portrait*
Clemenceau, par Manet, représente Clemenceau, assurément ; m
il est d'abord une peinture de Manet. Malraux va plus lo
« Pour que Manet, écrit-il, puisse peindre le *Portrait de Clemence*
il faut qu'il ait résolu d'oser y être tout, et Clemenceau, rien.



ET. — « PORTRAIT DE CLEMENCEAU. »

C'est alors le retour à la souveraineté du style. Certaines peintures, qu'on serait tenté de prendre pour le comble du réalisme, sont à la vérité des chefs-d'œuvre du style. Par exemple, la fameuse *Chaise*, de Van Gogh, dont Malraux nous dit : « La volonté initiale de l'artiste moderne, c'est de pouvoir tout soumettre à son style, et d'abord l'objet le plus brut, le plus nu. Son symbole, c'est la *Chaise*, de Van Gogh. Non pas la chaise d'une nature morte hollandaise devenue, grâce à ce qui l'entoure et à la lumière, l'un des éléments de cette quiétude à quoi le déclin des Pays-Bas avait fait concourir toutes choses ; la chaise isolée (avec à peine une suggestion de misérable repos) comme un brutal idéogramme du nom même de Van Gogh. »

Il resterait cependant à considérer que l'art de transfiguration s'exerce par la domination d'un esprit sur l'objet traité par l'artiste et que cette suprématie spirituelle a régné, en effet, sur une civilisation comme celle des siècles chrétiens où a triomphé l'art roman. Le retour à l'art de transfiguration s'est opéré, au contraire, dans des conditions tout autres, quand il est survenu à une époque dont on a pu dire qu'elle est habitée par un monde sans âme. Et là est peut-être le drame profond de l'art moderne. C'est encore une observation suggérée par Malraux, dont le « musée imaginaire » éveille en nous autant d'idées qu'il nous propose de spectacles de l'art universel.

VAN GOGH. — « LA CHAISE. »

Une des nombreuses équipes de pêcheurs de requins au travail sur les côtes du Sénégal.

A TRAVERS L'AFRIQUE D'AUJOURD'HUI (*)

PÊCHERIES DE JOAL

par notre envoyé spécial M. GENEVOIX, de l'Académie française

J'AURAIS voulu ne plus rien dire du sombre chauffeur casqué, à la veste d'alpaga noir. Mais l'œil de cet homme est mauvais. Quelque griot sans doute, en dépit des salams musulmans, devait être dans l'affaire : la voiture d'Amérique, retrouvée pourtant avec joie, refusa de partir de Thiès dès qu'il en toucha les commandes.

Il était 3 heures du matin comme nous approchions de M'Bour, où il était prévu que nous passerions la nuit. L'homme, assis à mon côté, étreignait le volant avec une vigueur crispée, une froide fureur de représailles. Il menait à 130 à l'heure : un pneu de devant éclata. Sur une bonne centaine de mètres, la voiture, à demi cabrée, faucha les herbes de brousse. Nous nous retrouvâmes sur la route, presque dans l'axe, unanimement et rigoureusement muets. M'Bour était juste assez loin pour qu'une étape pédestre nous apparût décourageante, juste assez près pour qu'on sentît, comme une invite dérisoire, la fraîcheur de la brise de mer.

Nous entendîmes pourtant, enfin, dans la nuit molle du rivage, le ressac déferler sur la grève, les palmes des cocotiers de M'Bour bruire sous le toucher du vent. Mais c'était déjà l'heure de repartir pour Joal, où nous allions pêcher le requin. La marée commandait. M. Couard, le propriétaire des pêcheries, nous attendait avant le jour.

Ce fut une approche feutrée, la voiture roulant sans bruit sur les sables mêmes de la côte, parmi de vagues herbes mouvantes. On entrevoyait tout à coup des palissades de roseaux, un talus nous soulevait d'une poussée fermement élastique, et la piste indistincte nous reprenait entre les herbes, la voiture retrouvait son roulement silencieux, tâtonnant, palpant l'espace de ses phares et le sable de ses quatre pneus. Soudain, à quelques pas, un feu fixe rougeoya dans l'ombre. C'était, sur une pancarte à hauteur d'homme, un de ces signaux à facettes colorées qui réfléchissent les lumières et marquent les accidents sur les routes bien balisées : *virage dangereux, passage à niveau...* Celui-là, en lettres rutilantes, nous annonçait : *Pêcheries de Joal.*

On le sentait à pleines narines. A l'odeur de la mer, que nous respirions depuis M'Bour, se mêlait celle du poisson, précisément celle du requin. Ce n'est pas une puanteur violente, mais quelque chose d'insidieux et de gras, d'onctueusement, huileusement gras. On s'y habitue vite, on vit en elle sans nausée. Peut-être même ne l'ai-je vraiment sentie qu'à l'instant de notre arrivée. Mais elle demeure inséparable de tous mes souvenirs de Joal. Les séchoirs, les hangars, la grève, les algues et les coquillages qu'on ramasse ou qu'on foule aux pieds, les barques et leurs agrès, les filets de sisal qui sèchent à terre ou qu'on répare, et la maison de bois toute ripolinée, confortable, où nous reçûmes si large accueil, rien qui ne sente le requin, le foie, l'huile de foie de requin ; jusqu'à l'eau qui coulait aux robinets des lavabos et, les ablutions faites, la peau, le savon dont on s'était servi, le rasoir qu'on avait touché.

M. Couard, donc, est pêcheur de requins. Il l'est comme tout homme de métier devrait être ce qu'il est ; en aimant son métier, en s'y vouant. Représentant industriel, c'est la guerre et l'occupation qui l'ont conduit et fixé sur cette côte. Ces pêcheries, aujourd'hui prospères, sont nées de son initiative ingénieuse et de sa persévérance.

Le café pris, aux lumières, nous descendîmes vers le rivage. J'avais pu contempler déjà, suspendus aux parois de bois, des estocs barbelés d'ivoire, longs d'un mètre, coupés au nez de requins-scie ; faire glisser dans mes mains, comme des joyaux aigus d'un émail éblouissant, des dents de requin-tigre amoncelées dans une caissette. La science de notre hôte nous avait dispensé des précisions à donner le frisson sur le nombre de ces dents, leur alignement en arcs concentriques dans la gueule de ces monstres, leurs inclinaisons respectives, calculées par la nature pour en faire des râteaux impitoyablement déchirants, la pousse des dents de remplacement, active et prompte comme une pousse de poils. Mais rien ne vaut d'y aller voir. Malgré une nouvelle nuit blanche, je me sentais très éveillé dans la fraîcheur mouillée d'avant l'aube, tandis que la chaloupe approchait dans les pétarades du moteur.

La côte basse s'entrevoyait, toute noire, piquée seulement, derrière nous, par les lumières de la maison. La mer brisait à l'infini avec une pesanteur paisible. Nous passâmes une amarre de corde : la chaloupe, cap au large, la déroula lentement, la raidit ; et notre lourd canot, dans un froissement de sable, monta doucement sur la houle et commença de nous bercer.

Face à l'Est, je guettais le lever du jour. Le froid devenait presque vif ; une pâleur blafarde, rampante, se répandait du ciel sur la mer, envahissait aussi les visages. On n'apercevait rien que la ligne confuse de la côte, plate et morne, le miroitement glacé d'une lame, d'un mauve encore nocturne qui déjà tournait au verdâtre. Toute la mer était nue, sauf la petite chaloupe dansante qui fendait le flot devant nous. Le fils Couard, entre deux matelots noirs, tenait la barre et surveillait l'écoute.

Cela dura longtemps. Mes compagnons s'endormaient un à un. Le jeune administrateur de M'Bour, qui m'avait couvert de sa canadienne et refusait de la reprendre, contenait à ma honte un grelottement incoercible. Le jour naissait insensiblement, dans cette pâleur rôdante et le froid moite qui montait de la mer. Soudain, là-bas, dans la chaloupe, le fils Couard étendit un bras et cria vers nous :

— Requin !

Un aileron sombre avait tranché la houle d'une estafilade furtive. On ne le voyait déjà plus.

— Requin !

Il eût fallu, en quelque sorte, les voir d'avance, tant leur apparition était soudaine et fugitive. Mais ils étaient nombreux. Et le regard, où qu'il errât sur l'échine glauque de la mer, était soudain surpris par ces pointes noires, dards de harpons ou socs renversés qui émergeaient, glissaient, replongeaient dans le même instant avec une vélocité muette, si roide qu'elle évoquait la coulée du corps puissant, fuseau de muscles trouant l'épaisseur de la mer.

Il faisait tout à fait jour. Une clarté blême montait, irradiant à travers une nuée lâche qui devait cacher le soleil. M. Couard, dans notre canot, montra un point vers l'horizon :

— Pirogue.

Nous nous étions levés, nous regardions.

— A deux doigts sur la droite, une autre... Et la troisième, juste entre les deux, à toute vue.

On les voyait de mieux en mieux. Voilure carguée, le mât penché du côté où les hommes halaient, elles étaient en action de pêche. Déjà, dans la chaloupe, le garçon avait un peu viré, tenait le cap sur la première. C'était une barque fine, élégante, où s'agitaient dans une lente cadence une demi-douzaine de silhouettes

(*) Voir *France-Illustration* du 6 mars.

noires. On distinguait maintenant, quand ils glissaient le long du bordage, les gros flotteurs de liège qui maintiennent les filets à flot ; puis ceux qui dansaient sur la mer ; puis le ruissellement d'eau qui gouttelait le long des mailles.

— Ils en ont un ! dit M. Couard.

Il me tendait une paire de jumelles. Je vis, dans leur champ lumineux, monter la bête longue et bleuâtre. Renversée, tordue, accrochée de partout aux mailles, de l'aileron, des nageoires, de la queue, elle s'agitait encore de soubresauts puissants et mous. Son flanc tourna, plissé de longues rides, puis son ventre, d'une éclatante blancheur nacrée. Rien qui marquât la naissance de la tête, le corps s'achevait en fusée d'obus. Mais dans le haut, en pleine blancheur, la gueule traçait une incision en croissant, vive et rouge, d'une netteté chirurgicale.

Je laissai les jumelles pour voir la bête basculer par-dessus bord. Une autre soubresautait déjà, accrochée comme la première, prise depuis moins longtemps sans doute, car ses sursauts montraient plus de vigueur, ses coups de queue claquaient sur le plat-bord. L'un des matelots noirs se pencha, le bras armé d'un lourd maillet. Il l'assomma en quelques coups. Elle bascula de toute sa longueur, grand cadavre abandonné.

Nous étions à présent tout près. Le chef de pêche, en casquette de toile blanche, annonçait les captures et leur poids. Ce n'était pas mauvais : on pouvait compter sur 2 tonnes. Si les autres pirogues étaient à égalité, on ferait 6 tonnes ce matin. Un peu plus tard dans la saison — le meilleur moment de l'année — les prises quotidiennes atteindraient normalement 10 tonnes.

Le soleil émergeait enfin, brouillé sous une buée bleuâtre qui flottait par tout le ciel. La mer commençait à briller d'un éclat métallique et pâle, émané de toute sa surface. Ce rayonnement diffus, sans bornes, était plus pénible aux regards que n'eussent été des rayons vifs et francs. Un éblouissement continu allumait des phosphènes devant les prunelles fatiguées. Sans transition, il faisait chaud. La peau mouillée séchait, çà et là dartrée de sel.

D'une pirogue à une autre, la chaloupe nous tirait à travers la houle engourdie. Notre double sillage y allongeait une traîne d'ardents reflets. Nous élongions la barque en pêche, évitant la ligne des flotteurs. Les requins accrochés continuaient de monter un à un, bleus et blancs, de basculer, leur affreuse gueule ouverte, sur l'amoncellement des captures. Il y en avait de toutes tailles, de 30 à 40 kilos jusqu'à 200, 300 et plus. Les coups d'assommoir sonnaient. Parfois les mailles s'embrouillaient, résistaient à l'effort des pêcheurs. Alors deux hommes se mettaient nus, se précipitaient à la mer, et, nageant à demi, se soutenant à la barque, au filet, travaillant de la main et des dents, ils débrouillaient le réseau emmêlé. La mer se soulevait à leur flanc, bouillait soudain d'un remous baveux au sursaut d'une bête immergée. Ils achevaient leur besogne, leur torse nu, leurs bras musclés ruisselant d'eau et d'écume. Les mêmes remous se gonflaient autour d'eux. Il me semblait que, sous la mer, ils devaient repousser les requins à coups de pied.

— Non, jamais d'accidents, nous disait M. Couard. Pas une morsure. Un doigt que coince et meurtrit le filet, qui s'éraille en maniant le poisson, c'est tout. Ils ne craignent point le requin. Et, au surplus, vous le voyez, ils sont adroits.

— Et comment traitez-vous ces quantités énormes d'animaux, ces tonnes de chair arrachées chaque jour de la mer ?

— Vous le verrez cet après-midi.

Nous accostâmes, devançant les pirogues. Des matelots nous prirent dans leurs bras, nous transportèrent comme des colis, comme des requins. Dans la maison de bois sonore, des rideaux tamisaient la lumière. On y sentait la présence et la sollicitude d'une maîtresse de maison sans défaut. Après les huîtres, on nous servit des beignets de poisson : une chair blanche, ferme, enrobée de croustillante friture.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda M. Couard.

On proposa quelques hypothèses. L'un de nous hasarda en riant :

— C'est du requin, du mangeur d'hommes.

C'en était. Nous en reprîmes. Sur l'océan étincelant, les pirogues paraissaient immobiles, leurs voiles mortes. Le même rayonnement diffus, plus intense et plus brûlant encore, emplissait le ciel et la mer.

Nous descendîmes sur la plage comme les pêcheurs, enfin débarqués, y halaient les requins morts. Ils les traînaient un à un derrière eux, crochant aux ouïes, aux nageoires pectorales ou les tirant à reculons, les deux poings rivés à la queue. Les bêtes glissaient sur la nappe d'eau mince qui vernissait le banc de grève et venaient s'échouer côte à côte, les ailerons à l'alignement, imbriquées sur deux rangs en un bataillon monstrueux. Elles reposaient à plat sur le ventre, d'un bleu d'acier que le soleil assombrissait et fanait vite. Ainsi rangées, on ne voyait point leur gueule. A peine découvrait-on leurs petits yeux plats et ternis, rejetés très loin en arrière. Inertes, aveugles, toutes ces têtes alignées ressemblaient davantage à des ogives de projectiles. Pourtant, de leur immobilité morte se dégageait encore une impression qui emportait les autres : celle d'une férocité dangereuse qui restait seulement endormie.

La pêche comptée, les hommes la transportèrent vers les hangars de l' « usine ». Par deux ou trois, selon leur taille, ils pliaient les requins dans de grandes bannes de bois robustes, flanquées de deux brancards que les porteurs empoignaient par couple aux mancherons, l'un à l'avant, l'autre à l'arrière, et qu'ils soulevaient d'un même mouvement. C'était de hauts gaillards, tous jeunes, secs de jarrets et de mollets, avec des reins et des bras d'athlètes. Ils restaient droits sous l'énorme charge, foulaient le sable d'un grand pas régulier qui ne bronchait ni ne chancelait jamais.

Dans la bâtisse, faite de parpaings sous une toiture de chaume, on éventrait sur l'aire cimentée, à la lumière venue des grandes portes béantes. Un sang huileux ruisselait partout, entremêlait autour des pas le lacis de ses rigoles. Les éventreurs poussaient un long couteau dont la pointe sifflait dans les chairs. La bête béait dans une grumelure de caillots, des nageoires pectorales jusqu'au double phallus qui lui pend à l'arrière du ventre. Des bras nus fouillaient les entrailles, en arrachaient les foies épais, les entassaient en amas tremblotants, d'un rouge sombre, qui s'affaissaient mollement sur eux-mêmes.

Ce sont ces foies que l'on traite, dans des appareils spéciaux qui tiennent à la fois de l'autoclave, du pressoir et de l'alambic. L'huile qu'on en extrait ainsi est d'une richesse en

Tirés sur le sable de la plage, les requins, qui viennent d'être pêchés au large, sont portés à l'usine, où l'on procède à l'extraction des huiles et des graisses.

vitamines que M. Couard nous dit prodigieuse. La morue, le flétan ne seraient, comparés au requin, que de dérisoires imposteurs. Quant aux vertus revigorantes de la kola, elles ne sont plus qu'illusions défaillantes pour qui a fait une fois l'essai, au compte-gouttes, de l'huile extraite des foies de requins.

Ainsi qu'il fallait s'y attendre, ce sont les Américains qui atteignent les meilleurs rendements. Mais M. Couard ne désespère pas d'obtenir des rendements comparables. Ses pêcheries sont récentes. Il a, en deux ou trois années, amélioré ses procédés, remplacé par des machines plus strictes ses appareils de débutant. Jeune encore, actif et laborieux, il mène ses escouades de pêcheurs avec une autorité sobre et souriante, celle de l'homme qui sait par expérience ce dont il parle, et qui ne rechigne point à mettre la main à la pâte. Il continue d'allonger les rangées de ses séchoirs, de bâtir. Ses pêcheries peuplent d'une animation rude et saine ce point de la côte basse, cette bourgade qui sans elles ne serait qu'un hameau somnolent sous les cocotiers.

Les peaux, tannées, sont d'un grain inusable: il y a, à Joal, de quoi fournir à la maroquinerie des hectares de galuchat. Quant à la chair, elle n'est point marchande ; ce qui ne veut pas dire qu'elle ne soit pas comestible, j'en atteste les beignets qu'on nous avait servis à table. Il s'agit là d'une répugnance irraisonnée, d'un antirequinisme qui ne serait qu'un préjugé à l'égard d'une bête calomniée. Car le requin sénégalais ne mange point d'hommes, les pêcheurs nus qui sautent des pirogues en peuvent porter témoignage. A défaut d'une conserverie qui n'aurait point de clientèle, Joal verra peut-être un jour une nouvelle usine dessécher les requins morts, réduire leur chair en poudre et fournir à la culture un excellent engrais animal.

Nous sortîmes de cet échaudoir, les semelles rouges d'un sang glacé. Je sentais de nouveau l'odeur huileuse et pénétrante mêlée à celle de la plage découverte. Je la sentais comme une présence pendant l'heure de sieste profonde que je pus m'accorder enfin. Odeur des requins sur le sable, des ventres de requins qui se fendent sous le couteau, où les premiers ruisselets de sang coulent si rouges sur la peau nacrée. Odeur des bêtes béantes, des foies tremblants qui happent les uns aux autres. Odeur du sable, de l'algue qui noircit au soleil... Blondeur des grands rideaux que traverse la lumière, étincellement de la mer au dehors. Présences dans la paix de la chambre, voix tranquilles qui alternent, quelque part, dans la chaude lumière immobile...

J'ouvris les yeux, repris conscience. On parlait, en effet, sur la galerie de la maison. Des pas sonnaient sur le plancher de bois. Je rejoignis mes compagnons devant la mer étale à marée basse. Ils étaient avec un petit homme, vêtu de toile jaunâtre, casqué, une barbiche au menton. Un teint bistré de vieux colonial, les sclérotiques jaunes des hépatiques ; mais un visage rond, lisse encore, et des prunelles d'un bleu frais et limpide. Une courte pipe vissée au coin des lèvres, on l'eût pris pour un vieux fonctionnaire en retraite, ancien receveur de l'enregistrement revenu à son village natal, épris de manille et de pêche à la ligne.

— C'est le Frère Fulgence, me dit-on, de la mission de Ngasobil, où nous irons demain matin. L'un des anciens, sûrement le doyen.

Le frère hocha la tête et sourit.

— Depuis quand êtes-vous sur la côte ?

— J'ai débarqué en 1886. Ça va faire soixante et un ans.

— Toujours ici ?

— Oui, toujours.

— A part quelques congés en France ?

— Pas beaucoup. Et pas depuis longtemps.

— Depuis quand ?

— Depuis 1904.

Il souriait toujours, tirant sur son brûle-gueule.

— Je devais y aller en 1914. Mais j'étais des régions envahies. Après la guerre, qu'est-ce qui m'appelait ? Des ruines, des morts... Je suis resté ici...

Son sourire s'éclaira davantage.

— ... Et j'y mourrai.

Il poursuivit sa promenade sur la plage, déambulant à petits pas flâneurs, s'arrêtant pour caresser un chien errant, pour bavarder avec quelques nègres debout les pieds dans l'eau à la lisière du flot. Sur la mer nue, calme comme un lac, deux petites barques peintes, l'une vert vif, l'autre orangée, reposaient sur leur reflet. De rares silhouettes animaient la grève, déroulée à perte de vue jusqu'aux îles basses qui cachent Foundiougne, jusqu'à la pointe de Bathurst, tout là-bas, en Gambie anglaise. C'était dimanche, un soir de dimanche sur la côte.

Je venais d'y songer tout à coup. Et, dans l'instant, ce sentiment prenait une force inattendue, paradoxale en ces lieux étranges, mélancoliques, presque farouches. Mais c'était bien une paix dominicale qui régnait sur la grève et la mer, dans la transparence de l'espace où les dernières buées fondaient, dans l'air immensément calme où les palmes des cocotiers s'inclinaient sans un frisson. Même ces noirs demi-nus qui marchaient au bord du flot, ce chien au rude poil fauve qui humait des effluves errants, je les voyais au sein de cette paix, participant de sa sérénité comme l'eût pu faire, soudain éveillé sur la mer, le tintement d'une cloche vespérale.

Le lendemain, à Nianing, un constructeur de bateaux nous contait des histoires de fantômes, de sorciers déterrant des morts, d'âmes en peine errant dans la nuit. Envoûtements des magies noires, grigris et formules bénéfiques des griots noirs, des toucheurs de villages perdus, elles étaient celles de tous les paganismes, des corps souffrants, des âmes en quête du rameau d'or. Mais ces âmes-ci, en ces terres moins humaines où le soleil brûle plus qu'ailleurs, où la forêt gronde et craque tout entière sous la violence des tornades, restent plus proches des forces élémentaires, s'épouvantent et frissonnent à leur mystère toujours menaçant. Les miasmes du marais, la panthère ou le serpent dans l'arbre, le feu du ciel, les esprits dont bougent les ténèbres, comment les conjurer, les amadouer, les oublier ?

Un groupe des pupilles de l'école des Pères mauritaniens de Ngasobil, où le Frère Fulgence enseigne depuis plus d'une soixantaine d'années.

UNE GRANDE REPRISE

LE 13 mars, une représentation de gala de « l'Annonce faite à Marie » a été donnée au théâtre Hébertot, en présence de S. M. la reine Élisabeth de Belgique. A l'occasion de cette reprise, M. Paul Claudel a bien voulu écrire pour les lecteurs de « France-Illustration » ces pages sur son pays natal, Villeneuve-sur-Fère en Tardenois, qui est aussi le pays de l'Annonce. C'est en effet dans les paysages où s'est déroulée son enfance que M. Paul Claudel a situé son œuvre immortelle. Combernon existe réellement. Ce sont les piliers des halles de Fère qui ont inspiré le décor principal de la pièce. De même, le Géyn, où se déroule le miracle de l'acte III, est bien le nom de cette butte de sable blanc qui s'élève près des fermes du Val Chrétien et de Bellefontaine, où Paul Claudel aimait à passer de longues heures. Les photographies que nous reproduisons donnent l'image du vrai pays de l'Annonce.

Le pays de l'Annonce faite à Marie

On loue à grand prix sur les plages à la mode ces villas qui vous assurent "une belle vue sur la mer". Et moi aussi la Providence dès mon berceau m'a assuré un poste sur un promontoire. Une vue sur la mer. Non point une mer liquide, mais un océan céréal prolongeant sa houle d'émeraude et de feu jusqu'aux extrémités de l'horizon. Une plaine d'or mûrissant sur laquelle l'été promène l'ombre des grands nuages ~~bords~~ empourprés. Dès mon enfance je n'ai cessé de recevoir sur mon visage cette haleine de solennité et de tempête. Tout à l'infini était libre et ouvert devant moi. Elle était grande ouverte devant moi, et je la contemplais d'un œil avide, cette porte immense par laquelle il me tarde d'arriver quelque chose!

Par derrière il y a la forêt, cette ~~forêt~~ sombre de Beuvardes et de la Tournelle sur le seuil de qui jaillit cette fontaine, accompagnée d'un lavoir désert, qu'on appelle la Fontaine de la Sibylle.

Quel beau pays! quel rude et sévère pays à l'écart de tout! quel vieux pays, un des plus vieux de notre Gaule immémoriale! Un coin de ce Tardenois Gallo-Romain, dont le sol livre encore des fragments de poterie, des monnaies à barbare et des lames d'épées. On voit près

LE GAVN

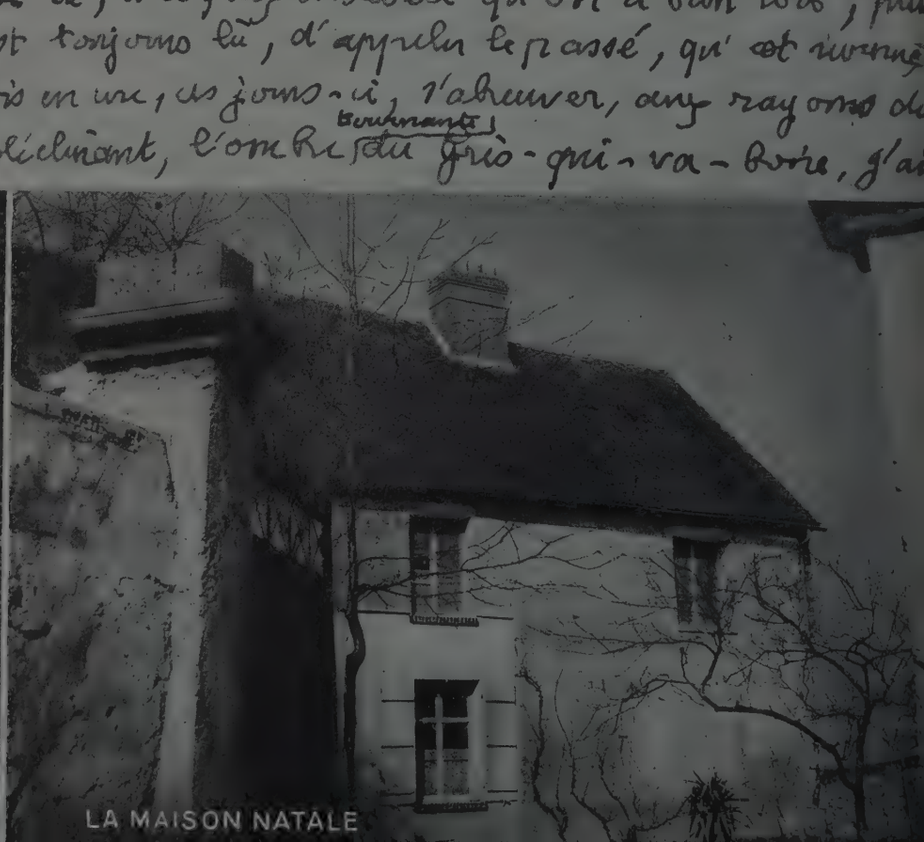
VAL CHRÉTIEN

VILLENEUVE-SUR-FÈRE

de Fère ce ruscher isolé appelé Le Gris-qui-va-boire parce qu'au coucher du soleil son ombre est assez d'atteindre l'Ourcq et qu'au dire de M. Etienne Moreau Nélaton, qui a consacré à toute cette région une admirable ouvrage, n'a cessé longtemps d'être dans le pays l'objet d'une vénération secrète.

C'est là que j'ai vécu, dans un vieux village dont Pintrel, l'ami de La Fontaine fut longtemps le Seigneur, et où le Conservateur des Eaux et Forêts a dû passer plus d'une fois pour visiter la peinture de l'Eglise conservait, paraît-il, ses traits. Aussi près que possible de la vieille mère ogivale, dans une antique bâtisse qui ne s'interrompit que pour une de temps d'être la plus byzantine. C'est là où j'ai appris le français, le vrai français, un peu caïs tout près de sa source, le parler tout frais de l'Ile de France. C'est là où, quelque pomme à la main, je lisais entre dernier parmi les livres de l'armoire de la "bibliothèque" de ma mère, ou bien débout de tout ce que la pièce a de plus noir et de plus gêné, les Vies des Saints d'Alban Butler. C'est là où la prosodie me fut enseignée, et ce n'est au dictionnaire de rimes que j'ai bien d'ailleurs, mais la grande voix catholique des poumons, ce grand poumon IIIe des vêpres en particulier, In exitu Israël de Egypto, qui m'emportait comme une Marseillaise. C'est là où le soir, au retour de promenades interminables, dans le passage des têtes d'hommes des chars et des animaux qui retournent à l'écurie, je reçus le commandement d'armées imaginaires et de quelles capitales fabuleuses!

C'est là, aussi, à ce fleuve enseveli qu'on a bien tort, puisqu'il est toujours là, d'appeler le passé, qui est revenu une fois en une, ces jours-ci, s'abreuver, aux rayons du soleil déclinant, l'ombre du Gris-qui-va-boire, (soudainement) j'ai


LA MAISON NATALE

ressés toute cette histoire des deux sœurs et de la Lépreuse
comme ces monstres farouches du Gévaudan qui épouvantaient mon
enfance, que m'ont contés je ne sais quelles bouches d'ombre
et de mystère, Chimahuy, Ramsail, Saponay, de nouveau ces noms pri-
mitifs sont retentis aux oreilles silencieuses de ma mémoire.
Qu'est-ce que j'ai été la chercher cette grande histoire que j'connais
moi-même sous ses formes diverses aux différentes étapes de la journée
les tuiles rouges au dessus de ma tête de la Salutation
angélique? cette relation déchirante de quelque chose qui ne
fut jamais et qui à jamais ne cessera plus d'arriver!

C'est moi, le Grès-qui-va-Boire!

Claudel

Paris, le 12 mars 1948

LES SIX JOURS DE PARIS

LES GRANDS MÉMOIRES DE LA GUERRE

LES OPÉRATIONS EN EUROPE

Au lendemain de la première guerre mondiale, les grands chefs militaires, à l'exception de Ludendorff, dont les *Souvenirs* parurent en 1920, ne fournirent pas immédiatement au public des éclaircissements sur les opérations qu'ils avaient dirigées.

Voilà pourquoi il faut savoir gré aujourd'hui au général Eisenhower d'avoir, deux mois à peine après la cessation des hostilités, établi dans un rapport circonstancié et d'une précision rigoureuse (1) la suite des événements qui se déroulèrent depuis le 6 juin 1944, date du débarquement sur les plages normandes, jusqu'à ce 7 mai 1945 qui marqua la capitulation de l'Allemagne nazie.

L'auteur reproduit dans son exposé la directive du 12 février 1944 qui le nomme commandant suprême des forces expéditionnaires alliées « ayant pour mission de libérer l'Europe du joug allemand ».

Dans un chapitre intitulé *Conception et Préparation,* il montre comment, avant sa désignation au poste de généralissime, les chefs de l'état-major combiné avaient choisi le général sir F. E. Morgan comme chef d'état-major du commandant suprême allié à venir.

L'état-major Morgan, appelé Cossac (initiales des mots *Chief of Staff Supreme Allied Commander*), travailla à l'élaboration d'un plan d'assaut contre la forteresse Europe. Des études entreprises sortit l'ébauche du plan « Overlord » (c'est ainsi que l'opération devait être dénommée), approuvé par Roosevelt et Churchill au cours du deuxième semestre de 1943.

Eisenhower prit connaissance de ce plan. Mais, dès qu'il assuma les fonctions de commandant en chef, avec son propre état-major, le S. H. A. E. F., dans lequel se fondit le Cossac, instruit qu'il était par l'expérience de Sicile, il exigea l'introduction d'importantes modifications dans le projet primitif. Il maintint le lieu choisi pour le débarquement : la région de Caen, mais fit porter de trois à cinq le nombre des divisions qui participeraient à l'assaut initial. Il élargit la zone des plages à occuper et il imposa l'opération aéroportée sur le Cotentin, que certains déconseillaient. Après plusieurs tâtonnements, le jour J fut définitivement fixé au 5 juin.

On sait comment les conditions atmosphériques défavorables avec une mer des plus houleuses obligèrent de reculer de vingt-quatre heures la date primitive. Eisenhower, après mûre réflexion, prit alors une écrasante responsabilité. Malgré le mauvais temps persistant, il donna, le 6 juin, à « ses boys », le signal du « great jump ». Ce fut le commencement d'une bataille gigantesque qui se poursuivit jusqu'au cœur de l'Allemagne.

Dans un des chapitres les plus intéressants de son rapport, *Concentration et Marines alliées,* le général Eisenhower donne des indications très précieuses sur l'œuvre surhumaine accomplie par la direction de l'arrière, sur la création et l'utilisation des fameux ports artificiels du type « Mulberry », sur l'effort de la flotte de guerre et des dragueurs, sur la riposte alliée à la menace des *V1,* sur la route circulaire à sens unique qui traversa la France, allant des plages au front, le *Red Ball Express,* sur la remise en état des routes et des voies ferrées, sur les services rendus par les avions de transport, qui jouèrent un rôle de premier ordre dans le ravitaillement des unités, dont certaines (armée Patton) progressaient à la vitesse de 65 kilomètres par jour.

Le 1er août, lorsque le Q. G. d'Eisenhower fut installé en France, Montgomery cessa d'exercer la coordination entre son groupe d'armées et celui de Bradley. Une IXe armée américaine (Simpson) fut organisée. Une VIIe (Patch) forma, avec la Ire armée française (de Lattre de Tassigny) le VIe groupe d'armées, sous les ordres du général Devers, et, le 1er septembre, enfin, une Ire armée aéroportée prit naissance. Quinze jours plus tard, le généralissime étendait son commandement aux forces franco-américaines venues de Provence, avec lesquelles la jonction avait déjà été réalisée.

Il fallut alors se consolider sur les frontières, faire face, le 16 décembre, à la contre-offensive lancée dans les Ardennes par von Rundstedt, au cours de laquelle, il l'avoue très loyalement, renonçant à son dessein initial, Eisenhower écouta les suggestions du gouvernement français et comprit l'intérêt moral qu'il y avait à défendre Strasbourg.

Pour la campagne de 1945, où il allait disposer de 90 divisions ayant chacune un effectif global de 17.000 hommes, il tint à rendre plus étroits les rapports avec l'état-major soviétique et résolut de détruire les forces ennemies à l'ouest du Rhin avant de tenter le passage du fleuve.

Résistant à l'état-major combiné, désireux que l'effort pour isoler la Ruhr fût fait uniquement par le groupe d'armées du Nord, Eisenhower insista pour qu'une poussée secondaire fût également exercée par le groupe d'armées du Centre.

On se rappelle comment la surprise du pont de Remagen permit de s'installer en force sur la rive droite. Le Rhin fut traversé, du nord au sud, en divers endroits et le déploiement en éventail des unités alliées dans tout l'ouest de l'Allemagne, coupant les communications, isola les corps ennemis.

Dès lors, la guerre entrait bien dans sa phase finale. La jonction avec les Russes s'effectuait, le 25 avril, sur l'Elbe, et, le 7 mai, l'acte de capitulation sans conditions était signé à Reims et ratifié, le 9, à Berlin.

Dans sa *Conclusion,* le général signale les grosses fautes commises par le commandement allemand. Il oublie d'ajouter qu'avec beaucoup d'intelligence et de caractère, ces deux qualités maîtresses que l'Empereur appréciait chez un chef, il avait, lui-même, conçu un plan assez souple pour pouvoir le modifier suivant les circonstances et que, tout en écoutant les avis de l'état-major combiné, il ne se laissa jamais imposer des directives contraires à ses vues propres et demeura toujours le maître suprême de la décision.

Le lecteur français ne trouvera point dans cet ouvrage beaucoup d'indications ni surtout de longs développements sur les opérations de notre armée. Il ne faut pas qu'il s'en étonne. Le généralissime a vu les choses de très haut, comme il fallait qu'il les vît, et il a simplement tracé les grandes lignes d'un tableau sans entrer dans les détails. Il aurait pu toutefois insister davantage sur le débarquement en Provence et la brillante remontée du couloir rhodanien, deux exploits d'importance qui sont à peine mentionnés.

Il est vrai que déjà notre curiosité se trouve en partie satisfaite, ne serait-ce qu'en parcourant les historiques publiés chez nous des 1er et 2e corps d'armée, de la 1re D. F. L., des 1re et 2e D. B., en lisant l'article parfaitement rédigé sur le passage du Rhin (*Revue historique de l'armée,* juillet 1947) ainsi que la très belle conférence donnée à l'Université des Annales, sur les combattants de la Ire armée, par son glorieux commandant, le général de Lattre de Tassigny.

LES REPRÉSENTANTS DES QUATRE ARMÉES ALLIÉES DE L'OUEST : LE MARÉCHAL MONTGOMERY, LE GÉNÉRAL EISENHOWER, LE MARÉCHAL JOUKOV, LE GÉNÉRAL DE LATTRE DE TASSIGNY. Phot. S. C. A.

C'est de ce dernier que nous attendons impatiemment la narration complète de la geste accomplie par ses troupes. Elle permettra de constater que la tradition militaire française, si tragiquement interrompue en 1940, a été heureusement renouée par les soldats de Rhin-Danube, dignes héritiers de ceux de la Marne et de Verdun, galvanisés qu'ils furent par un chef qui sut leur insuffler, avec le sentiment réel de leur valeur, sa foi dans le succès et son impérieuse volonté de vaincre.

En fermant ce volume, on se demande si l'on doit davantage admirer l'extrême simplicité du ton, exempt de toute grandiloquence et de toute emphase, ou l'étonnante modestie du narrateur. Celui-ci ne manque jamais une occasion d'attribuer à ses collaborateurs le mérite des succès obtenus.

Cependant, notre vieux Montaigne, qui, bien qu'éloigné par tempérament des choses militaires, avait assez de jugement pour en parler sainement, a écrit dans les *Essais* : « Quant au commander, qui semble estre si doulx... je suis fort de cet avis qu'il est bien plus aysé et plus plaisant de suyvre que de guider... »

Cet art de commander, si difficile à exercer lorsqu'on dirige une armée nationale, le devient encore bien plus lorsqu'on doit conduire des effectifs appartenant à divers Etats coalisés. Le capitaine de Gaulle, dans *la Discorde chez l'ennemi,* le lieutenant-colonel Revol, dans le *Vice des coalitions,* s'appuyant sur deux exemples historiques, ont bien fait voir, l'un et l'autre, les énormes complications qu'entraînent la création d'un commandement unique et la désignation d'un chef qui ne soit pas

(1) Général Eisenhower : *les Opérations en Europe des forces expéditionnaires alliées (6 juin 1944-8 mai 1945),* préface du général Kœnig, traduit de l'anglais par le capitaine Ramsay. Editions Charles-Lavauzelle, Paris, 1947, in-8°, cartes.

inférieur à sa mission. Mission délicate entre toutes, qu'à deux reprises, au cours de l'autre guerre, un Foch avait si magnifiquement remplie : en 1914, sur l'Yser, sans aucun titre officiel, en 1918, avec celui de commandant suprême interallié.

A son tour, le général Eisenhower vient d'accomplir la même tâche, avec un rare bonheur. Aussi, l'historien futur qui écrira *les Vies des hommes illustres* de notre temps ne manquera certainement pas de s'attarder sur la sienne pour en tirer de précieuses leçons.

Et, en rendant un juste hommage au vainqueur du Reich hitlérien, n'en déplaise à l'ombre de Jean de Pierrefeu, ce nouveau Plutarque n'aura pas menti.

PIERRE PAUL.

LE THÉATRE

par YVES GANDON

FEYDEAU ET TCHÉKHOV

ILS seraient bien surpris, les « grands » auteurs dramatiques des années 1890-1914, Georges de Porto-Riche, Alfred Capus, Henry Bataille, Paul Hervieu, Henri Lavedan et quelques autres, s'ils assistaient, au théâtre Marigny, à la représentation d'*Occupe-toi d'Amélie,* de leur contemporain Georges Feydeau. A leurs yeux, Feydeau n'était qu'un vaudevilliste sans portée, un amuseur facile, indifférent aux « drames du cœur » et tout juste bon pour les planches du Palais-Royal ou de Déjazet. Aujourd'hui, on ne joue plus guère ces messieurs que de loin en loin, à la Comédie-Française, en attendant qu'on ne les joue plus du tout. Alfred Capus mis à part — qui, justement, fut, lui aussi, un vaudevilliste — il faut reconnaître qu'ils portent tous fâcheusement la marque de ce temps où régnèrent le toc, la mélancolie « symbolarde », le style nouille, et, d'une façon générale, le mauvais goût.

Georges Feydeau, lui, est entré triomphalement à la Comédie-Française, il y a deux ans, avec une de ses pièces en un acte les mieux enlevées, *Feu la mère de Madame,* où Madeleine Renaud donna la mesure d'une drôlerie proprement irrésistible. Et voici qu'*Occupe-toi d'Amélie* succède à Molière, à Marivaux, à Shakespeare et à Kafka sur le plateau de Marigny, par les soins de Jean-Louis Barrault, dont le flair dramatique n'est pas niable. Voici que ce vaudeville est rehaussé de somptueux et plaisants décors de Félix Labisse, voici que Jean-Denis Malclès habille Amélie, Virginie, Charlotte et autres beautés 1900 dans un style aussi aimablement caricatural que gracieux. Bref, on apporte à Feydeau les mêmes soins qu'aux dramaturges les plus glorieux, et la merveille est que cet honneur lui va très bien. On s'aperçoit, presque tout de suite, que ce comique de situation, tenu par nos aînés pour son seul et mince mérite, est étayé par une observation d'une constante finesse, par un dialogue dont le naturel, les virevoltes, le brillant aussi (brillant étant ici entendu au sens d'ajustement rigoureux et pétillant des répliques) provoquent une hilarité du meilleur aloi. En écoutant *Occupe-toi d'Amélie,* j'ai pensé plus d'une fois, l'autre soir, à Paul de Kock. Encore un méconnu que ce joyeux auteur de *Gustave le mauvais sujet* et de *la Pucelle de Belleville,* et dont les peintures de la petite bourgeoisie sous la Restauration restent singulièrement vivantes dans leur gaîté nuancée de grivoiserie. Vous m'objecterez qu'il écrivait mal. Moins mal, en tout cas, que nombre de nos prix Goncourt ! Feydeau, lui, n'écrivait pas mal. Il possédait un sens inné, profond des ressources de la langue — bien supérieur en cela à son père, le fade auteur de *Fanny* — mais se gardait soigneusement du jargon « littératurant ». A plus juste titre que Courteline, à mon sens, dont personne n'ose dire qu'il usa souvent d'une langue tarabiscotée et guindée au possible, il est, à la fin du XIX^e^ et au début du XX^e^ siècle, le vrai successeur du Molière des farces, celui de *Sganarelle,* de *George Dandin* et du *Médecin malgré lui.*

Cet hommage rendu, il sied d'adresser à toute la troupe conduite par Jean-Louis Barrault un autre hommage collectif. Dans le réjouissant imbroglio de la pièce — qu'il s'agisse du second acte, où Amélie-Madeleine Renaud se multiplie avec une verve extraordinaire dans la scène du lit, ou des deux tableaux du troisième acte, dont l'un, celui du mariage évoque à la fois Daumier et Raffaëlli, et l'autre, celui du déshabillage dans la chambre délicieusement « cocotte » d'Amélie, ne cesse pas un instant d'être « dédié à la rate » selon l'expression de J.-L. Barrault lui-même — le mouvement imprimé par le metteur en scène est toujours excellent. Apporter une telle finesse dans l'interprétation d'un vaudeville pouvait paraître une gageure : elle a été tenue sans défaillance, j'avoue que j'ai bien ri, et j'en rends grâces tout d'abord à Madeleine Renaud, dont les ressources comiques m'ont émerveillé, à André Brunot, dont la rondeur sentencieuse dans le rôle du brigadier père de la « cocotte » est de haute saveur, à Charles Mahieu, époustouflant Van Putzeboum. Sans ordre de mérite, car tous sont remarquables, je citerai encore ces parfaits acteurs qui ont nom Jean Desailly, Jacques Dacqmine, Régis Outin, et singulièrement, la belle Eléonore Hirt qui, dans son grand arroi, avait l'air de sortir d'un roman de Paul Bourget. Bravo pour J.-L. Barrault et vive Feydeau ! Ils désintoxiqueront encore de leurs soucis, en 1948, beaucoup de ces malheureux Parisiens, qui en ont tant besoin.

Si le théâtre Marigny, par l'ampleur du cadre et l'éclat de la présentation, met tous les atouts dans son jeu, la petite salle des Noctambules, blottie au creux de la rue Champollion, semblerait n'en détenir aucun, eu égard aux seuls moyens matériels. Elle vient, pourtant, de s'en attribuer un, et d'importance, en mettant à son programme le spectacle Tchékhov de Pierre Assy. J'ai déjà eu l'occasion de signaler ce grand acteur qui, de mois en mois, d'année en année, perfectionne un jeu tout intérieur, fondé sur la psychologie profonde des personnages. Sa technique, fondée en finesse, a trouvé en Tchékhov l'auteur idéal. Il avait déjà donné au théâtre Hébertot *l'Ours* et *les Méfaits du tabac.* Il les reprend aujourd'hui, en y ajoutant une farce en un acte, *la Demande en mariage,* et une « étude dramatique », *le Chant du cygne.* Il faut assister à ce spectacle pour se faire une idée de ce que peut un talent éprouvé, mis au service de la foi. Rien de plus émouvant que l'interprétation, par Pierre Assy, du vieux magister des *Méfaits du tabac,* ou du cabot usé du *Chant du cygne,* rien de plus joyeusement humain ni de plus délicatement satirique à la fois que ses Lomov et Smirnov de *l'Ours* et de *la Demande en mariage.* Toutes les nuances des caractères apparaissent dans son jeu vibrant et contenu. La sensible Geneviève Bellac, l'herculéen Marcel Lestan et le bon Maurice Touzé lui donnent la réplique dans un style soigneusement mis au point. Si Pierre Assy disposait d'un théâtre, il pourrait, dans une note bien personnelle, exercer une action comparable à celle que menèrent, en leur temps, des maîtres comme Jouvet, Dullin, Pitoëff. Espérons.

PIERRE ASSY DANS « LES MÉFAITS DU TABAC ».

LA MUSIQUE

par ROBERT KEMP

VARIATIONS

AVEC un plaisir assez mince, je dois le dire, je venais de regarder danser, au théâtre des Champs-Elysées, *le Lac des cygnes,* de Tchaïkovsky, et une manière de *Roméo et Juliette* adapté par M. Serge Lifar — *Roméo et Juliette* pour une feuille d'images d'Epinal, réduit à quelques épisodes populaires et ruiné de sa poésie — à de la musique du même maître russe. Les interprètes, de la Compagnie des Ballets de Monte-Carlo, que dirige le marquis de Cuevas, ne méritaient aucun blâme. M^lle^ Rosetta Hightower, dont le nom est beau et me faisait songer aux vers de Hugo :

Nous nous promenions parmi les décombres de Rozel-Tower,
Et nous écoutions les paroles sombres que disait la mer.

a une technique fine et sûre, un peu monotone. Elle danse comme jouait Diémer. Tous deux incapables d'un faux pas, d'une fausse note ou d'un élan passionné. M. Eglevski, beau comme l'*Arès* du Louvre, a de l'élévation, et ses vrilles vous coupent le souffle. M. Skibine et M^me^ Pagava s'efforçaient, souples amants de Vérone, d'évoquer l'ombre de Shakespeare, en dépit de Tchaïkovsky et de M. Lifar. Je qualifiais déjà la soirée d'honorable et tâchais de m'en consoler... Mais elle allait s'achever sur les *Variations* de Brahms, c'est-à-dire un ballet sans scénario ; une suite de danses véritables, dont les mouvements et les lignes se calquaient sur ceux de la musique, sans prétendre au pathétique des faits divers ni perdre du temps à nous conter de fades anecdotes. Ce fut tout autre chose !...

D'abord, Brahms est meilleur musicien que Tchaïkovsky, qui est un mélodiste, sans doute, et ne manque pas d'adresse, mais gâte tout, souvent, par la vulgarité ou la fadeur. Savants l'un et l'autre ; mais Brahms davantage, jusqu'au pédantisme. Nous avons eu autant de peine à nous faire à sa musique, intimement allemande, allemande comme Fichte et Hegel, que les Allemands en ont à aimer La Fontaine, Molière et Fauré. Peut-on reprocher à un musicien d'être de sa race ?

Il faut l'en féliciter. La diversité, la richesse de la musique sont fonctions des variétés ethniques. Il est bon qu'il y ait du tam-tam et des gammes chinoises. En tout cas, Brahms a aimé les formes les plus difficiles et les plus nobles de son art. Il a osé écrire des *Variations*. La grande « variation », comme l'on pratiquée quelques clavecinistes, et surtout, après Mozart, Beethoven, est peut-être ce qu'il y a de plus beau en musique.

Le titre a été profané, le long du XIX^e^ siècle, par les médiocres qui croyaient varier un thème en le trempant dans un bain d'arpèges, en battant autour de lui les touches du piano, par exemple, comme on bat le blanc des œufs à la neige. Cela monte, monte, déborde la terrine et le clavier... Là-dedans, le pauvre thème barbote comme il peut, montre un œil ou le nez entre deux remous écumeux. Il suffoque, il est mort. Nous ne comptons pour des « variations » les fantaisies brillantes sur *Au clair de la lune*, de Lambert, ni celles de M. Godefroy sur l'air des Bardes, qu'Henri Duparc refusait d'apprendre pour César Franck, son professeur, lequel, reconnaissant enfin un musicien né, à ce trait, l'en félicita et le tourna vers Gluck. Ni les torrents de notes par quoi Thalberg, aux dilettantes de 1840, semblait l'emporter sur Liszt.

Les « symphonies » sont des drames à plusieurs personnages. Les « variations » pourraient se comparer à une biographie, à une série d'études psychologiques. Voici le thème. C'est un être ; au premier aspect, il n'est pas toujours très intéressant ; c'est monsieur « N'importe qui ». Mais plus on a d'esprit, dit Pascal, plus on aperçoit de différences... Cet être sonore, le grand musicien nous dira comment il sourit, comment il soupire. Il le mettra à l'épreuve du danger, pour mesurer son héroïsme. Il le fera combattre, rêver sous la lune, aimer. Tantôt le thème se rétractera sur lui-même, comme un poulpe ou un faucheux menacé; tantôt il épanouira de bien-être ses tentacules, ses longues pattes de faucheux. Le musicien lui arrache des confidences, des pensées ; lui fait conter ses Mémoires. Et chaque confidence, chaque « avatar » — au vrai sens du mot : chaque métamorphose du thème — est un poème complet. Les *Harmonies* de Lamartine sont des variations sur Lamartine amoureux et voulant Dieu. Les sonnets de Mallarmé composent des « variations » sur Mallarmé. Les variations sont encore une série de portraits sous des déguisements différents. Le thème a le pourpoint noir d'Hamlet, le justeaucorps de César Borgia... L'éclairage varie, le modèle bouge, tantôt en « précipité », tantôt au « ralenti », comme un film. Le peintre change de palette, c'est-à-dire de tonalité ; tantôt les tons de pastel, tantôt les tons ardents, brûlés... La meule, la cathédrale de Rouen, le bassin aux nymphéas ont été les thèmes de Monet. Et il faut plus de génie, d'inspiration, de science, pour écrire des *Variations* que pour inventer tous les airs de la *Clé du caveau*, toutes les romances de *la Favorite*, toute l'œuvre d'Aimé Maillard ou d'Ambroise Thomas. Pascal, Joubert sont des auteurs de « variations »; et l'on n'hésite pas à les placer au-dessus d'un anecdotier brillant, de l'auteur du *Parfait Secrétaire des amants*, cependant ingénieux et tendre.

Les *Variations* de Beethoven étaient les plus belles qu'on connût jusqu'à ce que César Franck s'en mêlât ; que d'Indy écrivit *Istar ;* et, surtout, que Fauré et Dukas écrivissent, pour le piano, l'un ses adorables *Thème et Variation*, l'autre ses *Variations sur un thème de Rameau*. La variation est le grand titre de noblesse de l'orgue et, surtout, du piano. Et la pierre de touche pour juger les grands artistes. Pour jouer les variations de Beethoven, il fallait Rubinstein (Antoine) ; pour Dukas, Risler ; pour Fauré, il faut M^me^ Long. Les autres font les notes, et ne saisissent guère la pensée.

Or, les variations, musique pure, conviennent à la danse pure. La danse peut tout transposer, des variations musicales, dans l'espace. Longueur, vélocité, rythmes aux milles figures, énergie, héroïsme, légèreté... Ce sont les mêmes nuances, et ce sont les mêmes lois. L'idée qu'a eue M^me^ Bronislava Nijinska de transporter de l'audible au visible les *Variations* de Brahms est une idée de musicienne et de chorégraphe. Je souhaite qu'elle soit imitée.

LE CINÉMA

par DENIS MARION

LES DÉBUTS DE JOSEF VON STERNBERG

Depuis dix ans, nous n'avons plus eu l'occasion de voir un nouveau film de Josef von Sternberg. Pourtant, il a continué à travailler à Hollywood, mais l'insuccès des dernières bandes qu'il y a réalisées, notamment *la Femme et le Pantin*, l'a rejeté à la fabrication de productions à budget réduit. J'ai eu l'occasion d'en voir une qui se passait à Shangaï et où se retrouvait par moment la griffe du maître, en même temps qu'elle révélait une fois de plus une débutante promise à un grand avenir : Gene Tierney, que l'on a revue depuis dans *Laura* et *le Fil du rasoir*. A moins d'une de ses résurrections comme l'histoire du cinéma en compte peu, il est à craindre que sa carrière de metteur en scène ne soit terminée. Il aura connu une période de succès aussi brillante que courte, de 1927 à 1934. Aujourd'hui encore, *l'Ange bleu*, qui n'est pas, de très loin, son meilleur film, demeure un des favoris du public des ciné-clubs.

La cinémathèque française a récemment reçu du Musée d'art moderne de New York l'unique copie de sa première œuvre, *Salvation Hunters*, qui n'a jamais été projetée en public, pas plus aux Etats-Unis qu'en France. Ses membres auront ainsi eu le privilège de connaître les débuts du seul rival qu'Eric von Stroheim ait eu comme réalisateur, débuts qui présentent l'intérêt de nous montrer en germe tous les défauts et toutes les qualités de l'auteur.

L'histoire en est relativement peu connue ou suffisamment oubliée pour mériter d'être racontée. Josef von Sternberg est né à Vienne, en 1894. Il vint tout jeune aux Etats-Unis, retourna en Autriche achever ses études et prendre un grade universitaire, puis revint en Amérique, où, tout aussitôt, il se mit à faire du cinéma à l'âge de vingt ans. Il fut d'abord scénariste, puis opérateur. Il est même un des très rares opérateurs qui aient excellé dans la mise en scène, car, pour des raisons mystérieuses, une incompatibilité semble exister entre ces deux activités si voisines. En fait, tous ses films mettront l'accent sur la valeur plastique et expressive de l'image, jusqu'à aboutir au baroquisme extravagant de *l'Impératrice rouge* et de *la Femme et le Pantin* (où il sera son propre opérateur). Pendant dix ans, il piétinera dans les emplois subalternes des studios et il subira l'âpreté de la concurrence, la hiérarchie ridiculement copiée sur l'organisation militaire, l'insolence à l'égard des inférieurs et la servilité à l'égard des supérieurs qu'il a si âprement dénoncées dans *Crépuscule de gloire*.

En 1924, il rencontre un jeune comédien sans emploi, George K. Arthur, tout aussi désireux que lui de vaincre l'indifférence des grands producteurs, et, à eux deux, ils réunissent la maigre commandite de 4.500 dollars pour tourner un film où ils feront leurs preuves. Josef von Sternberg en écrit le scénario et en assure la mise en scène, George K. Arthur interprète le rôle principal. Les autres rôles sont tenus par des amis, figurants sans travail, à l'exception d'un seul pour lequel ils engagent un acteur qui a une petite réputation à l'époque et qui est complètement oublié depuis longtemps, dans l'espoir, bien illusoire, d'assurer une valeur commerciale à leur bande. Faute d'argent pour payer un studio, tout se passe en extérieurs, à une scène près tournée dans un décor minable : un taudis meublé d'un vieux canapé défoncé. Tel quel, *Salvation Hunters* (*A la recherche du salut*) fit grande impression sur Chaplin. Il en imposa l'achat à Artistes associés pour 20.000 dollars, engagea pour sa partenaire dans *la Ruée vers l'or* Georgia Hale, qui y jouait, et recommanda von Sternberg à Douglas Fairbanks pour le prochain film de Mary Pickford (après quelques essais, ce projet n'eut pas de suite), tandis que George K. Arthur devenait la vedette d'une série de films comiques.

A vingt-cinq ans de distance, *Salvation Hunters* frappe par l'incroyable indigence du scénario : la platitude de l'intrigue ne le cède qu'à l'amphigouri des sous-titres. On sent que l'auteur a désespéré d'exprimer en images les idées passablement confuses qui lui passaient par la tête, et il a souligné avec une pesanteur naïve la valeur symbolique qu'il attribuait à une anecdote puérile. Qu'on ne s'y trompe pas : c'était là les défauts des meilleurs artisans du muet, de D. W. Griffith à Abel Gance, de Lupu-Pick à Gustav Machaty. Les plus intelligents, Charlie Chaplin, Serge Eisenstein et Eric von Stroheim en tête, ne les évitaient qu'en prenant soin de garder secrètes leurs intentions. Il a fallu le parlant pour guérir le cinéma de cette maladie infantile, et, à cet égard, on ne rendra jamais assez justice au progrès qu'il lui a fait accomplir.

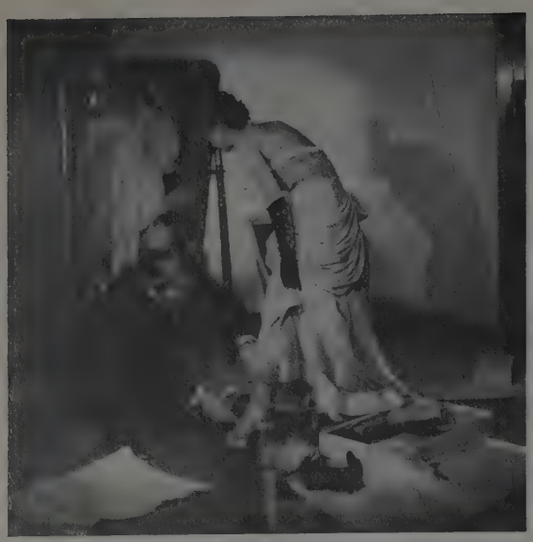
Cette réserve faite, Josef von Sternberg montrait une puissance extraordinaire dans la création d'images bouleversantes. Tout le début, qui se passe sur une drague, exploite d'une manière saisissante les thèmes de l'eau et de la boue. Je ne vois à lui comparer que la dernière bobine de *Zuiderzee*, le magnifique documentaire de Joris Ivens.

Après s'être ainsi signalé à l'attention, von Sternberg n'en était pas pour cela au bout de ses déboires. Il fut engagé par la Metro-Goldwyn pour diriger un film qui devait s'appeler *the Exquisite Sinner*, et qui ne sortit jamais, par suite d'un désaccord avec le producteur.

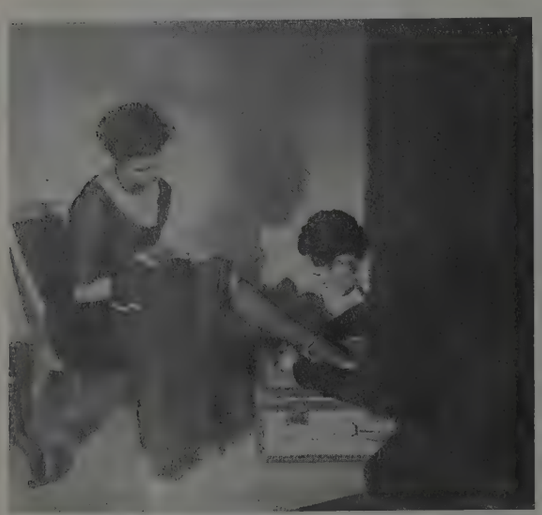
Après un voyage en Allemagne, le metteur en scène se trouvait toujours sans emploi. Charlie Chaplin vint une fois de plus à son secours et lui confia la réalisation d'une bande qui devait lancer Edna Purviance comme vedette. (On sait que Chaplin, après s'être séparé, probablement pour des raisons sentimentales, de celle qui fut si longtemps sa partenaire, ne s'est jamais désintéressé d'elle ; il avait espéré que *l'Opinion publique* suffirait à assurer sa carrière, mais ce film ne lui valut qu'un engagement en France, dans *Education de prince*, qui passa complètement inaperçu; Edna Purviance n'en continue pas moins à toucher, depuis 1923, son salaire hebdomadaire aux studios Chaplin, sans jamais tourner; elle fut récemment convoquée pour un petit rôle dans *Monsieur Verdoux*, mais l'essai ne fut pas jugé satisfaisant.) Pour une raison ou pour une autre, quand le film fut terminé, Charlie Chaplin s'opposa à sa sortie et préféra passer par profits et pertes les 90.000 dollars qu'il avait coûtés.

Cette fois-ci, il semblait bien que le seul nom de Josef von Sternberg devait suffire à épouvanter les sociétés de production soucieuses de leurs intérêts. Il lui fallut se contenter à nouveau d'emplois subalternes. La Paramount risqua, pourtant, de l'engager aux appointements ridiculement minimes pour Hollwyood de 300 dollars par semaine. Il réalisa *les Nuits de Chicago* (1927), qui fit des recettes extraordinaires, décrocha un Oscar et révéla trois grands acteurs : Georges Bancroft, Evelyn Brent et Clive Brook. L'année suivante, il achevait *les Damnés de l'océan*, qui demeure un des sommets du cinéma muet.

La suite de sa carrière est trop connue pour être relatée ici.



Quelques instants avant la présentation au public.



Les jambes elles-mêmes reçoivent une parure de cuir.

UNE SOIRÉE BIEN PARISIENNE

LA NUIT DU CUIR

DANS les salons d'un grand hôtel parisien s'est déroulée une manifestation réunissant les personnalités le plus en vue de la mode et de l'art. Le but de cette « Nuit du cuir », qui entrait dans le cadre du Festival du cuir, dont les manifestations vont se poursuivre durant le mois d'avril, était essentiellement de montrer le rôle que le cuir pouvait et devait jouer dans la parure féminine. De gracieux mannequins présentèrent au public élégant de cette soirée, sacs, gants, chaussures, ceintures et même une curieuse robe en python qui remporta le plus vif succès. Les grands artisans parisiens ont ainsi su montrer par l'organisation de cette soirée, en tout point réussie, que le goût et l'originalité de conception demeuraient un de leurs plus sûrs apanages.

Photographies *France-Illustration* (H. Parnotte).

Sacs, gants, chaussures présentés au cours de la soirée. A droite, une robe entièrement réalisée en peau de python, ainsi que le sac et les gants.

TABLEAUX MODERNES

Les tableaux les plus chers ne sont pas toujours les plus intéressants. A l'œuvre accomplie, qui exprime parfaitement la formule définitive d'un peintre, les artistes et les vrais amateurs préfèrent celle qui témoigne de ses débuts, de ses recherches, d'une transition entre ses manières antérieures, d'une époque moins connue ou exceptionnelle de sa carrière.

Dans ces conditions, il y avait, dans la vente de tableaux modernes de Me Maurice Rheims, trois peintures remarquables : une *Maison au Havre*, toile 35×27, de Raoul Dufy, datant de la jeunesse du maître, au Havre, et encore académique, respectueuse des principes scolaires (ses premiers tableaux furent exposés au Salon des artistes français) ; un panneau 24×34, de Camille Pissarro, *Rue à Montmartre*, fidèle à l'exemple de Corot et de Courbet, et qui n'annonce pas encore l'impressionnisme ; et une toile 28×23, de Rouault, *Femme assise*, qui se réfère à sa meilleure période (entre 1904 et 1910), où ses toiles étaient composées comme des mosaïques, dont chaque élément, aux couleurs d'émaux, était serti de noir. Ces trois raretés ont été adjugées 50.000 francs, 110.000 francs et 165.000 francs.

Pour des raisons différentes, ce qu'il faut encore noter dans cette vente, c'est une toile 55×33, de Marie Laurencin, *Odalisque en vert*, datée de 1946, et qui, cotée 115.000 francs, indique les prix actuels de cette artiste (coefficients moyens 150 par rapport à 1914 et 5 comparativement à 1938), et surtout la hausse sensationnelle à 35.000 et 34.000 francs pour deux panneaux *Paysages*, 12 × 23, du Russe Jean Pougny, qui depuis sept ou huit ans peint, sur des fonds craquelés comme des batiks javanais, des sortes de miniatures pittoresques et précieuses, d'un effet très curieux, que l'on commence enfin à remarquer (on y a mis le temps !). L'an dernier il avait été coté 700 et 1.100 francs.

Un peintre qui monte également, c'est Gen-Paul : 7.000 francs pour une aquarelle et 23.500 francs pour une peinture dans la dernière vente de Me Bellier et de M. Cailac, alors qu'entre 1940 et 1944 on payait ses aquarelles de 200 à 500 francs et ses toiles environ 3.000 francs.

Dans la vente de Me Bellier avec M. Schoeller, il y a lieu de signaler quelques noms nouveaux pour l'Hôtel Drouot : Geneviève Chapront, aux couleurs violemment contrastées (8.000 et 6.500 francs pour deux toiles) ; Pierre Charbonnier (15.000 francs pour un panneau *Canal Saint-Martin*) ; Jean Hugo (8.000 et 16.800 francs pour deux petits panneaux, *l'Ermite* et *la Foire*) ; Armand Nakache (35.500 francs pour une toile *Clown*).

Une toile rare de Maillol, car elle se rapporte à la trop courte période picturale du grand sculpteur qui vient de mourir, *Allée fleurie et ombragée*, a fait 103.500 francs.

Par contre, une toile 28 × 35 de Guillaumin, *Intérieur paysan*, traduit, à 15.500 francs, une baisse qui serait inexplicable si elle se poursuivait.

Je signale, enfin, l'enchère de 55.000 francs obtenue par Me Ader (experts MM. Schoeller et Pacitti-Schoeller) pour un des *Méphisto* que Monticelli a magnifié de ses plus beaux rouges, ses rouges inimitables et secrets.

André Fage.

LES VITRAUX DE LA CATHÉDRALE

Les amateurs d'éditions de luxe accueilleront sans nul doute avec faveur la publication, dans la collection de « la Résurgence », d'une série de poèmes de Robert Hanocq. Remarquablement illustrée de dessins en couleurs de Marius Woulfart, cette œuvre, selon le mot de M. François Mauriac qui figure en tête du volume, est « d'une extrême distinction et honore son auteur ».

GALERIES

" COULEUR DU TEMPS ", 9, rue Arsène-Houssaye,
MARQUET, GERNEZ, LAPRADE,
CERIA, H. de WAROQUIER, WLERICK.

AQUARELLES de
Pierre BERGER
121, *boulevard Saint-Michel*, 121
LUXEMBOURG

PETITES CHRONIQUES

Le livre que vous devez avoir lu si vous vous intéressez à...

LA DIPLOMATIE :

Marcel Brion, *Génie et Destinée de Machiavel* (Albin Michel, 432 pages).

Peu avant de mourir, Machiavel fit un rêve étrange. Il avait rencontré, disait-il, des gens d'aspect stupide et misérable, qu'on lui avait présentés comme les habitants du paradis. Puis des hommes graves, parmi lesquels il reconnut des philosophes de l'antiquité — ceux que l'Eglise a damnés et qui vont en enfer. « J'aime mieux parler politique avec ces grands esprits que de vivre au paradis avec cette *marmaglia.* »

Tout l'homme est là, humaniste, sceptique, épris de liberté. Il entre dans la vie publique le jour même où Savonarole est brûlé sur la grande place de Florence. Il participe à toutes les grandes négociations de son époque, que cette biographie fait revivre dans une puissante évocation. Il se garde des excès de zèle comme de l'imprévoyance. « Ce Machiavel fera un excellent ambassadeur », disaient de lui les seigneurs.

Il fut plus qu'un ambassadeur : il fut une époque, un pays, une école de la pensée politique — celle qui voit l'homme tel qu'il est.

LA VIE COLONIALE :

Docteur Gaston Muraz, médecin général inspecteur des troupes coloniales, *Satyres illustrées de l'Afrique noire* (Comité de documentation de l'Afrique noire, 464 pages, 152 photographies). Le mot « satyre » est pris ici dans le sens que lui donne la *Satyre Ménippée :* ouvrage rempli « de diverses choses et arguments mêlés de prose et de vers entrelardés ». L'auteur y évoque, en effet, par la prose, les vers et les images les trente ans qu'il a passés dans la brousse, principalement pour organiser la lutte contre la maladie du sommeil.

LA GRAPHOLOGIE :

Ludwig Klages, *Expression du caractère dans l'écriture : technique de la graphologie* (Delachaux et Niestlé, 284 pages, avec des planches spécimens d'écriture).

Ce livre est la traduction, revue et augmentée par Raymond Nicolet, de la vingt-troisième édition allemande d'un des plus célèbres ouvrages de Klages, connu outre-Rhin comme un maître de la « science de l'expression ».

L'auteur y étudie les caractères de l'activité graphique, ses règles d'interprétation. Il groupe les « portraits » dont cette interprétation nous fournit la trame : influences du cœur ou de la tête, traits professionnels, action du milieu, etc.

De nombreux spécimens d'écritures — la plupart allemands — étaient son argumentation.

Albert Mousset.

CHATEAUX DE L'ILE-DE-FRANCE

Si la Touraine mérite le titre qui lui est si souvent donné de Jardin de la France, la région parisienne renferme également un nombre considérable de châteaux, de toutes les époques. Dans la collection Châteaux de France, les éditions Tel viennent de présenter les châteaux de la région parisienne. Négligeant volontairement Versailles, Fontainebleau, Rambouillet, cet album, dû à E. de Ganay, nous apporte des images ignorées ou méconnues. Depuis le château féodal de Villebon, qui appartint à Sully, jusqu'à la merveille qu'est le château de Vaux-le-Vicomte, nous découvrons grâce à ce livre des demeures qui peuvent rivaliser avec les plus beaux châteaux de la Loire.

Vaux-le-Vicomte, côté des parterres.

LE **QUATORZIÈME** NUMÉRO DE

France
ILLUSTRATION
LITTÉRAIRE ET THÉATRALE

PARAITRA LE 15 AVRIL

Sommaire :

La dernière partie de
SAVROLA
Roman inédit de
WINSTON CHURCHILL
traduit de l'anglais par Judith Paley

LA PEINE CAPITALE
Drame en trois actes et quatre tableaux
de Claude-André Puget

COURRIER MUSICAL

Pendant quatre siècles, les Petits Chanteurs de Vienne rehaussèrent la magnificence des offices à la chapelle impériale d'Autriche. Longue tradition qui leur confère des lettres de noblesse dans l'interprétation du chant spirituel, le fond même de leur répertoire. Aujourd'hui, ce répertoire franchit le seuil de l'église, capte au passage des chants populaires, des lieder, voire des opéras-comiques... et sans dommage pour Mozart ou Offenbach. Quelque peu désorganisé par la guerre, le juvénile ensemble reprend ses forces ; il est déjà en progrès sensibles sur l'an passé. Par excès de prudence peut-être, M. Haymo Tauber, directeur artistique des enfantins chanteurs, bride en eux certains élans. Pourtant, le maître n'a-t-il pas raison qui veut d'abord une musicalité sans défaut et sait l'obtenir ? Aussi bien *Bastien et Bastienne*, *Monsieur et Madame Denis* s'accommodent fort agréablement de la fraîcheur des voix, de l'entrain et de la spontanéité des petits acteurs, de la cocasserie du travesti ; je dirai même qu'ils y prennent parfois plus de saveur, une grâce imprévue...

Premières auditions abondantes ces dernières semaines ; j'en extrais le *Concerto pour saxophone et orchestre*, de Paul Bonneau, exécuté chez Lamoureux par Marcel Mule. Il s'agit d'un aimable divertissement, où l'orchestration, assez discrète, ne couvre guère la voix du soliste, et le saxophone jouit rarement de tels privilèges dans une œuvre de structure classique.

La société Ars Musica, que dirige son fondateur et chef Maurice Bagot, nous a révélé une œuvre de Purcell encore inconnue en France : *Amphitryon*, musique de scène pour une comédie du poète anglais Dryden. On retrouve, dans les huit danses qui composent cette suite pour orchestre à cordes, tout ce qui force l'admiration chez le musicien de *Didon et Enée* et du *Roy Arthur* : fermeté de l'écriture, majesté du style — avec ses pointes de tendresse et d'humour — noblesse de la mélodie, splendeur de l'orchestration, tout ce qui conserve à cette musique, en dépit de son caractère si typiquement national, la jeunesse et l'universalité.

L. Maurice-Amour.

LES DISQUES

L'Anthologie sonore, poursuivant sa belle série d'enregistrements classiques, nous donne, avec la participation d'artistes de la Société des concerts du Conservatoire, une remarquable gravure du *Divertimento n°2 en ré majeur*, de Mozart. Ecrit en 1772, après *le Songe de Scipion*, cet ouvrage est particulièrement significatif pour autant qu'il marque de façon définitive, chez l'auteur de *Don Juan*, le passage de l'influence italienne, si sensible dans ses premiers travaux, à celle des maîtres allemands qui devaient fixer son génie. Ecrit pour deux violons, deux altos, une basse, une flûte, un hautbois, un basson et quatre cors, le « divertimento », par l'habile utilisation des divers instruments et la souplesse de l'invention mélodique, affirme une maîtrise déjà entière. L'orchestre, dirigé par M. Arthur Goldschmidt, a respecté les moindres indications du maître. On ne peut que louer le « fondu » de l'arabesque et, en même temps, surtout dans le menuetto II et le finale, l'autonomie des cordes, soutenues mais non éclipsées par le hautbois, la flûte et le basson. L'Anthologie sonore, une fois de plus, justifie avec éclat son orgueilleux pavillon.

Y. G.

A TRAVERS LES EXPOSITIONS

Georges Dufrénoy, dont la Ville de Paris vient d'organiser une exposition rétrospective au musée Galliera, était un artiste de qualité, ami de la solitude. Il fréquentait assidûment nos musées, possédait lui-même quelques belles œuvres — dont deux études d'Eugène Delacroix — et se pénétrait de l'art de ses prédécesseurs. Attiré par un peintre de ses amis qui travaillait à Venise, Dufrénoy va l'y rejoindre en 1902. C'est là que cet artiste cultivé sentit véritablement un choc : il découvre, d'une part, les maîtres vénitiens, leurs couleurs étourdissantes et, de l'autre, il saisit les fluorescences de l'atmosphère de la cité des eaux. Dès lors, sa sensibilité aiguisée se complaît à traduire tous les aspects changeants de la nature, avec une technique large et puissante qui l'apparente, dans l'esprit plus que dans la forme, aux impressionnistes.

Son art est celui d'un magicien, et sa sincérité est un sûr garant de son talent.

Montézin, mort il y a deux ans, était un peintre d'une scrupuleuse honnêteté, doué d'une grande délicatesse et possédant l'instinct des choses de la nature.

La Galerie Jean de Ruaz lui consacre une rétrospective où figurent des œuvres importantes de ce maître, qui possédait un métier très sûr et s'était spécialisé dans l'étude de la nature. En dehors de quelques compositions, portraits ou natures mortes, il a évoqué avec une grande délicatesse les paysages de notre pays, en particulier de l'Ile-de-France. Il a compris la beauté d'un ciel d'été, les douces harmonies d'un verger au printemps, les attitudes puissantes et simples de nos paysans de France moissonnant les champs de blé.

Conscient des devoirs du peintre, Montézin a su rester digne de la tradition de ses ancêtres. Sans doute lui a-t-on reproché de n'être pas un novateur ; du moins reste-t-il un artiste de grande probité, et, à notre époque chaotique, le public et le critique se doivent de l'admirer au moins pour cela.

Portrait du peintre par Edouard Hofer, dont l'exposition vient d'avoir lieu à la Galerie Mauro, avenue Matignon.

MONTÉZIN. — « L'AVENUE DU BOIS. » (Galerie Jean de Ruaz.)

La Galerie de l'Elysée a organisé une rétrospective des œuvres de Luce. Ce peintre, qui succéda directement aux impressionnistes, manifeste toutefois des tendances un peu différentes. Il fut attiré un temps par la technique des néo-impressionnistes, de Seurat en particulier, le « divisionnisme » offrant déjà une réaction contre l'art de Claude Monet et de ses amis. La lumière demeure pour Luce le principe essentiel de l'art, et ses sensations devant la nature se traduisent dès lors avec une extrême sensibilité. Le problème de l'atmosphère l'intéresse tout particulièrement, et il s'applique à en rendre toutes les nuances. Malgré cela, une certaine ordonnance règne dans ses toiles, et c'est là le plan sur lequel il se sépare de certains impressionnistes ; il possède un sens « constructif » que nous ne trouvions plus dans les formes évanescentes de Claude Monet.

La Galerie Lucy-Krohg présente des œuvres du peintre Jack-Emile Sailland. La peinture de Sailland est sobre et empreinte d'une certaine finesse. Il aime les harmonies délicates de tons, les teintes souvent pastellisées, et son émotion devant la nature est visible dans sa peinture. Il nous semble que ses dons ne sont pas encore pleinement affirmés, mais il se doit de poursuivre le chemin qu'il s'est lui-même tracé, et qui nous paraît bon.

L'exposition d'œuvres de Jacques Thiout, organisée à la Galerie Claude, permet de juger du talent incontestable de ce jeune artiste.

Deux œuvres tout d'abord attirent l'attention en dehors de ses paysages : *l'Atre* et *la Voiture abandonnée*. Une attirance vers le mystère et la rêverie permet à Thiout de s'élever ici dans les hautes sphères d'un domaine dans lequel il est maître. Ses gammes de gris, d'une rare délicatesse, mises en valeur par un rouge subtil, dénotent un fin harmoniste. On décèle aussi dans ses *Paysages* une part de rêve et de mélancolie qui charme et qui émeut. *Le Pavillon de la musique à Versailles, le Théâtre Hébertot,* d'autres encore, affirment cet état d'âme qui est une des qualités principales de l'artiste. Sa technique est d'une grande liberté, il peint dans une pâte riche, mais son style reste néanmoins fluide, et il harmonise des verts délicats. Dans son *Port de La Rochelle*, il revient aux tonalités grises.

« L'œuvre d'art est un pont jeté entre l'imagination de l'artiste et celle du spectateur », a écrit Delacroix. Cette imagination que prônait Baudelaire est vivace chez Thiout, aussi ne peut-on douter de son avenir !

MAURICE SÉRULLAZ.

ACTUALITÉ JURIDIQUE

France et Maroc

Dans la « grande pitié » de notre ravitaillement intérieur, nous tournons d'instinct nos regards vers notre domaine d'outre-mer, attendant de lui une aide extérieure qui, pour des raisons multiples, ne répond, hélas ! à nos besoins que dans une bien faible mesure. Il en est ainsi, notamment, pour le Maroc, terre qui pourrait être nourricière, mais qui n'est guère, pour la métropole, qu'une nourrice sèche. Voyons les causes de ce fait, en explorant le terrain du droit.

Les relations commerciales du vieux Maghreb el-Aksa (1) remontent aux traités passés depuis le XII[e] siècle de notre ère avec les puissances chrétiennes et résultent principalement, de nos jours, de l'acte international d'Algésiras (septembre 1906). Ce dernier texte, devenu la charte économique du Maroc, consacre le double principe de la liberté du commerce extérieur et de l'égalité des droits de toutes les parties contractantes, clause qui a pour effet d'interdire au gouvernement chérifien d'octroyer aux ressortissants de l'une quelconque d'entre elles un traitement privilégié, tant au point de vue commercial qu'au point de vue fiscal. Depuis lors, la législation du protectorat n'a fait qu'appliquer ce principe du droit conventionnel, dont elle ne peut se départir.

A la veille de la dernière guerre, le régime de l'exportation — le seul qui nous intéresse ici — était celui qui résultait d'un dahir du 14 janvier 1922, lequel distinguait entre les produits pouvant sortir librement par les ports marocains, ceux dont la sortie était subordonnée à une autorisation administrative, ceux, enfin — en petit nombre — que frappait une interdiction absolue.

Les nécessités de la guerre vinrent modifier ce régime libéral, imposant des mesures restrictives. Depuis lors, un arrêté résidentiel, du 16 juillet 1946, a fermé, en principe, la porte de sortie à tous les produits assujettis aux droits de douane. Bénéficient toutefois d'une dérogation générale divers produits, parmi lesquels, notamment, certains animaux vivants, les produits de pêche, les fruits, huiles, plantes médicinales, jus de fruits et liqueurs, produits miniers, pelleteries et sparteries, etc. Au nombre des produits miniers figurent les phosphates, si utiles à l'agriculture, et dont l'extraction a atteint, en 1947, le chiffre record de 2 millions 751.000 tonnes. Tous ces articles peuvent sortir librement.

L'envoi en France de « colis familiaux » a fait l'objet d'une réglementation spéciale. Un arrêté directorial du 20 mars 1947 autorise les particuliers à expédier à leurs parents ou alliés, en ligne directe ou en ligne collatérale jusqu'au quatrième degré, deux colis mensuels, sans caractère commercial, d'un poids maximum de 1.500 grammes, sous la condition qu'ils ne contiennent aucun des produits énumérés (2).

Par ailleurs, un dahir du 1[er] septembre 1944 a institué pour un certain nombre de produits fabriqués au Maroc une marque de contrôle officielle destinée à en garantir l'origine et la qualité.

Sur le terrain fiscal, les articles dont la sortie est autorisée paient des droits de douane spécifiques, qui sont, en général, ceux fixés par l'accord commercial franco-marocain du 24 octobre 1892, sauf qu'un certain nombre d'entre eux ont été modifiés ou même supprimés par plusieurs textes, dont le plus important (dahir du 16 mars 1931) exonère les produits d'origine ou de fabrication marocaine ; la sortie en donne simplement lieu à la perception d'un droit statistique de 0 fr. 50 *ad valorem*. Par contre, des taxes ont été mises sur l'exportation de certains articles : produits miniers, semoules et farines de blé dur, céréales, alfa, maïs.

Pour ce qui est — autre face de la question — de l'entrée en France des produits marocains, après que la loi du 6 février 1893 eut fait bénéficier ceux-ci du tarif minimum, une loi du 18 mars 1923 a admis en franchise quarante-six articles, les autres produits devant profiter du régime le plus favorable accordé aux produits similaires étrangers. Des additions ont été apportées à cette liste par les lois des 18 décembre 1926 (tapis revêtus de l'estampille officielle), 2 avril 1932 et 24 mai 1938.

Une observation pour clore cette chronique. J'ai entendu parfois des exportateurs de chez nous s'étonner et se plaindre de ce que les produits métropolitains n'étaient pas admis en franchise au Maroc, où, pourtant, disaient-ils, nous sommes chez nous. Sans vouloir discuter le bien-fondé de cette dernière affirmation, je leur répondrai que le gouvernement chérifien, comme celui du protectorat, était lié par les accords ci-dessus, qui lui interdisaient l'octroi de tout régime d'exception.

Il reste à souhaiter que celui de la porte ouverte à tous bénéficie largement à notre pays, qui a tant fait pour la rénovation économique d'un empire croulant.

P.-L. R.

(1) Littéralement : « l'Extrême Occident », nom arabe du Maroc aux siècles passés. — (2) Sucre, café, lait en boîte, thé, chocolat, produits cacaotés sucrés, corps gras alimentaires, savons, produits dérivés du blé, tabac, conserves de poisson, confitures, pâtes de fruits.

LE PLUS PETIT AVION DU MONDE

Construit par l'Américain Gene Genther, ce petit biplan, que l'on voit ici à côté d'un avion de transport sur l'aérodrome de Lawdale, en Pensylvanie, est, selon son propriétaire, le plus petit appareil qui fut jamais construit. Muni d'un moteur de 85 CV, il devrait être capable d'atteindre une vitesse de 232 kilomètres à l'heure.

Illinois U Library

ECLAT-PUBLICITÉ

Daum

CRISTALLIER D'ART

MAGASIN D'ÉCHANTILLONS : 32, RUE DE PARADIS - PARIS

PUBLICITÉ N. TERGNY

3/4 d'heure de musique ininterrompue

...pendant lesquels vous pourrez être tout au plaisir de la danse, n'ayant plus à changer de disque à chaque instant.

"JOBOTON" est un changeur de disques comportant tourne-disques et pick-up. Il peut immédiatement fonctionner sur votre poste ou faire partie d'un ensemble radio-phono dans un meuble à votre goût.

Il permet de passer sans discontinuité dix disques de 25 centimètres.

Avec un simple mouvement du doigt un disque ne plaisant pas peut être éliminé.

De la même façon, un disque aimé peut être indéfiniment répété.

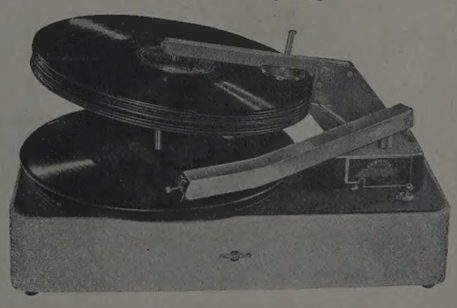
Après blocage du dispositif de changement, il est possible de passer des disques de toutes dimensions.

La manipulation des disques étant réduite au minimum, les risques de casse et de détérioration sont pratiquement éliminés.

CHANGEUR DE DISQUES
comportant tourne-disques et pick-up

"Joboton"

SIMPLE - ROBUSTE - PRATIQUE



JOBOTON PATENT

Demandez la liste des revendeurs "JOBOTON" aux
Ets J. E. CANETTI & Cie, 16, rue d'Orléans à NEUILLY (Seine)
Distributeurs exclusifs pour la France et ses colonies

MARQUIS

Le Chocolat de Paris

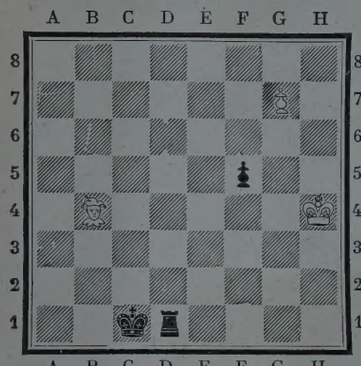
44, RUE VIVIENNE • 39, Bd DES CAPUCINES • 4, PL. VICTOR-HUGO

40, Bd RASPAIL • 91, RUE DE RIVOLI • 18, AV. MATIGNON

O.P.P

LES ÉCHECS (N° 45)

Solution de l'étude n° 45,
par V. Platoff.
« Rus » 1906.



Les blancs jouent et gagnent.

La promotion immédiate ne gagnerait pas à cause de 1. g7-g8 : D ?, Td1-h1†. — 2. Rh4-g5, Th1-g1† et Tg1×g8 nulle.

D'autre part, si 1. Fb4-ç5 ? (pour garder la case g1) 1. ..., Td1-d8 ! (menaçant Td8-g8 et T×P nulle). — 2. Fç5-f8, Td8-d4† suivi de Td4-g4 et T×P nulle.

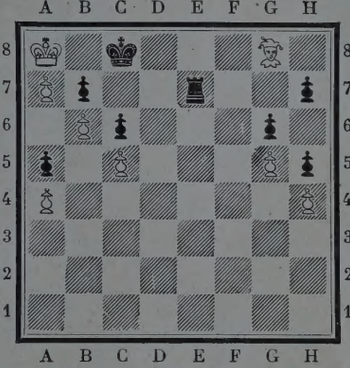
Le seul coup gagnant est 1. Fb4-d6 !! après quoi il y a deux variantes : Si 1. ..., Td1-d4†. — 2. Rh4-h5, Td4-g4. — 3. Fd6-f4† !, Tg4×f4 (sinon 4. Ff4-g5 et 5. g7-g8 : D gagne). — 4. g7-g8 : D et les blancs gagnent prosaïquement. La jolie variante est 1. ..., Td1-h1†. — 2. Fd6-h2 !! (une combinaison chère aux frères Platoff) 2. ..., Th1×h2†. — 3. Rh4-g3, Th2-h1. — 4. Rg3-f2 !! (et non 4. Rg3-g2 ? à cause de Th1-h4 !. — 5. g7-g8 : D, Th4-g4† nulle après l'échange forcé de dame contre tour) 4. ..., Th1-h2†. — 5. Rf2-f3 (le roi blanc doit prendre le pion noir avant de venir en g2, afin d'éviter la manœuvre d'échange de la parenthèse précédente : Th4, g7-g8 : D, Th4-g4†) 5. ..., Th2-h3†. — 6. Rf3-f4, Th3-h4†. — 7. Rf4×f5, Th4-h5†. — 8. Rf5-f4 ! (et non 8. Rf5-g4 ? ou g6 ?, Th5-h1 suivi de Th1-g1† nulle) 8. ..., Th5-h4†. — 9. Rf4-f3, Th4-h3†. — 10. Rf3-g2 gagne, la promotion en dame étant maintenant inévitable.

Tournoi de Moscou (décembre 1947).

Blancs : docteur Trifunovic. Noirs : Ragozine.

1. Cg1-f3, é7-é6. — 2. ç2-ç4, f7-f5. — 3. b2-b3, Cg8-f6. — 4. Fç1-b2, Ff8-é7. — 5. g2-g3, d7-d6. — 6. d2-d4, 00. — 7. Ff1-g2, Dd8-é8. — 8. Cb1-d2, Cb8-ç6. — 9. Dd1-ç2, Fç8-d7. — 10. a2-a3, a7-a5. — 11. h2-h3, Dé8-g6. — 12. g3-g4, Cf6-é4. — 13. g4×f5, é6×f5. — 14. Th1-g1, Fé7-f6. — 15. Fg2-h1, Dg6-h6. — 16. Cd2×é4, f5×é4. — 17. Dç2×é4, Ta8-é8. — 18. Dé4-d3, Dh6×h3. — 19. 000, Fd7-f5. — 20. Dd3-d2, Ff5-g6. — 21. d4-d5, Cç6-é5. — 22. Cf3×é5, Ff6×é5. — 23. Fb2×é5, Té8×é5. — 24. f2-f3, a5-a4. — 25. b3-b4, ç7-ç6. — 26. Tg1-g5, Dh3-h4. — 27. Tg5-g4 (27. Tg5×é5, Dh4×ç4†) 27. ..., Dh4-f6. — 28. Tg4-d4 (les noirs menaçaient 28. ..., Té5×é2. — 29. Dd2×é2, Df6-ç3†) 28. ..., ç6-ç5. — 29. b4×ç5, d6×ç5. — 30. Td4-g4, Té5×é2 ! Les blancs abandonnent, car si 31. Dd2×é2, Df6-ç3† et mat au prochain coup.

Etude n° 46,
par J. Pallas.
Ceskoslevensky Sach 1933.



Les blancs jouent et gagnent.

Un des plus beaux exemples connus de duel entre tour et fou.

Rois et pions ne bougeront pas. Le fou menacera : soit de chasser le roi noir par un échec sur h3 ou é6, et il suivrait alors Ra8×b7 ou Ra8-b8 avec la promotion décisive a7-a8 : D ; soit de venir en a6 prendre b7 ou, si b7×a6, b6-b7† et b7-b8 : D ; soit de prendre le pion ç6, et il suivrait alors b7×ç6, b6-b7† et b7-b8 : D, ou, si les noirs refusent de prendre le fou, Fç6-g2 suivi de ç5-ç6, b7×ç6, Fg2×ç6 et b6-b7† gagne. Mais la tour ne se laissera pas faire et parera successivement et longtemps toutes ces menaces... jusqu'au moment où l'infernal fou, seule pièce mobile des blancs, forcera la tour à jouer et à s'enferrer dans un fatal zugzwang.

CHAMPIONNAT DU MONDE DES ECHECS

Le championnat du monde des échecs a commencé le 1er mars.

Pour la première fois, c'est un tournoi à cinq, et non plus un match à deux, qui désignera le nouveau champion du monde.

Les participants sont : docteur Max Euwe, mathématicien (Hollande) ; Botwinnik, ingénieur en électricité (U. R. S. S.) ; Smyslow, constructions aéronautiques (U. R. S. S.) ; Keres, mathématicien (U. R. S. S.) ; Reshevsky, fiduciaire (Etats-Unis).

La première partie du tournoi se passe en Hollande, où chacun jouera deux parties contre chacun, une avec les blancs et l'autre avec les noirs.

La seconde partie, identique, se jouera en U. R. S. S.

André Chéron.

PHILATÉLIE

NOUVELLES DE ROUMANIE

La stabilisation du leu, au cours de l'été 1947, a diminué le nombre des timbres d'usage courant en rendant inutile la course aux « 10.000 » et aux « 100.000 », mais elle n'a eu aucune influence sur les émissions commémoratives, qui restent aussi abondantes que par le passé !

La série normale en lei nouveaux parue en septembre 1947 allait du 0,50 au 20 l. ; au total, six valeurs unissant divers paysages et le médaillon royal. Un nouvel ensemble l'aura d'ailleurs certainement remplacée après l'abdication du souverain.

Parmi les émissions spéciales, notons d'abord celle du « Congrès des ingénieurs roumains » (A. G. I. R.), qui comprenait quatre valeurs *poste* (1+1, 2+2, 3+3, 4+4 l.) et une *avion* (5+5 l.).

Vint ensuite une série « patriotique », dite « Trois ans d'action » : 1+1, 2+2, 3+3, 4+4, 5+5 l., illustrée de divers motifs symboliques, dont le style est emprunté à celui des affiches de propagande politique.

Pour le second congrès de la C. G. T. roumaine (C. G. M.) parurent deux timbres-poste, 2+10 l. et 7+10 l., ainsi qu'une vignette de poste aérienne sans surtaxe, 11 l.

En outre, trois timbres isolés ont été mis en circulation : un 2+3 l., commémoratif des *Jeux balkaniques* de 1947, obtenu par surcharge sur le 36.000 l. au type « Roi Michel » ; un 5 + 5 l. émis au profit de l'association « Roumanie-U. R. S. S. », comportant la surcharge « Arlus 1-7. X 1. 1947, + 5 » ; enfin, un 12 l., sans surtaxe, commémorant le « Jour de l'Epargne ».

NOUVELLES D'ESPAGNE

La série « Cervantes » a été mise en circulation, le 18 octobre 1947, dans les vallées d'Andorre par les soins des bureaux espagnols. C'est la première fois que des timbres commémoratifs de ce pays sont en service en Andorre. Par un abus évident, la poste espagnole emploie déjà depuis plusieurs années des vignettes à l'effigie du général Franco chaque fois que les timbres à légende *Andorra* font défaut.

En décembre, plusieurs nouveautés ont paru au delà des Pyrénées. D'abord, la série *antituberculeuse* annuelle : elle se compose de *vignettes de bienfaisance* dont l'apposition sur le courrier était obligatoire à la fin de l'année. Trois valeurs : 5 et 10 cent. poste, 25 cent. avion.

L'élévation des tarifs de poste aérienne vers l'Amérique du Sud a rendu nécessaire l'émission de deux timbres de forte valeur faciale : un 25 et un 50 pesetas. Ils répandront dans le monde les traits de deux Espagnols éminents qui disparurent récemment : pour le 25 p. violet, ceux du célèbre musicien Manuel de Falla (1876-1946), auteur de *la Danse du feu*, du *Tricorne*, etc., et pour le 50 p. carmin, ceux du peintre Ignace Zuloaga (1870-1945). Le tirage du 25 p. serait de 200.000 exemplaires.

J. Bellay.

RUBIS & BRILLANTS
Y. ROUÉ. 61. Bd Malesherbes. PARIS

32e FOIRE SUISSE D'ÉCHANTILLONS

La 32e Foire suisse d'échantillons de Bâle aura lieu du 10 avril au 20 avril 1948. Ce qui la caractérise, c'est à nouveau la place prépondérante qu'occuperont les industries suisses d'exportation. L'industrie suisse des machines y tient le premier rang, avec les machines pour le travail des métaux et pour le travail du bois, les machines destinées à l'industrie textile, aux entrepreneurs, aux arts graphiques. L'industrie chimique et, dans une plus large mesure encore, celle de l'électricité y seront fortement représentées. L'imposante industrie suisse des textiles, à laquelle s'adjoindra celle de la chaussure, occupera l'un des plus grands halls.

L'industrie horlogère, qui se distingue toujours par l'abondance et par l'élégance de sa production, occupera à elle seule le premier hall du bâtiment principal.

La Foire de Bâle de 1948, interprétation concrète de la volonté de la Suisse de participer à la reconstruction mondiale, sera en mesure de présenter à ses visiteurs étrangers une production de qualité et de choix.

le KINAX II
L'Appareil français
6×9
de haute précision
EN VENTE AU
PHOTO-HALL
5, RUE SCRIBE . PARIS . 9e
CATALOGUE GÉNÉRAL FRANCO 15 frs

OFFICIERS MINISTÉRIELS
Et. de Me BILLAUDE, Not. AU RAY (Morb.).
A vendre à l'amiable, à La Trinité-s/-Mer,
BELLE VILLA située point de KERBIHAN,
8 p. Garage, chauff. centr. Grand TERRAIN
et dépend. divers. LIBRE A LA VENTE.

PIDAULT, Armurier - BOCHOT, succr
42, rue de l'Arcade, Paris 8e - Tél. : Anj. 36-20

PP PERMO
Traitement Général des EAUX
Ets PHILLIPS & PAIN
MONTROUGE-SEINE

ÉDUCATION EN SUISSE
HOME ALPIN POUR JEUNE FILLES
VILLA SUNNY-DALE, ADELBODEN (1.400 m.)
Enseignement secondaire (langues modernes et classiques). École ménagère (nouveau cours Pâques 1948). Climat privilégié. Paradis des sports et oasis de santé. Atmosphère familiale. Vie au grand air. Nourriture excellente. Devises accordées.

...l'hiver reviendra avec ses difficultés de chauffage !

Préparez dès maintenant votre défense en faisant installer des joints métalliques Superhermit sur vos fenêtres et portes. Supprimant les déperditions de chaleur vous éliminerez les courants d'air, les infiltrations de vent et de pluie et vous gagnerez de 4° à 6°. L'économie de chauffage réalisée sera de l'ordre de 40 %.

Livrés en bronze phosphoreux comme avant guerre, ils sont garantis 15 ans.

Passez votre commande de suite - le travail sur bois sec est préférable.

Agents et pose dans toute la France. N'hésitez pas à demander notre documentation N° 101, sans aucun engagement.

SUPERHERMIT
Brevet mondial
79-81, Fbg Poissonnière, Paris - IXe
Provence 80-89

BARIL

LE DENTIFRICE DE FRANCE

CRÉATION JOSEPH-CHARLES

FRANCIS GILLETTA

A S. Publicité

Le Directeur-Gérant : Georges Oudard.

Société Nationale des Entreprises de Presse, Imprimerie de Bobigny.
Printed in France. — Publication hebdomadaire.

Dépôt légal 1er trimestre 1948.
Imprimeur nº 53.